

www.art-scene.ch

CARTE BLANCHE

CRITIQUES

- Spectacle des écoliers de Bienne à la HEP-BEJUNE
- Spectacle "Bounce" : odyssée spatiale
- Spectacle "Money" : fenêtre sur cours boursier
- Spectacle "T.I.N.A" : genre unique
- Spectacle "Marathon" : temporaire provisoire
- Spectacle "12 hommes en colère" : colère à terre
- Spectacle "Don Juan revient de la guerre" : Don Juan, Dames Nuages, lits froids
- Spectacle "Huang Yi & Kuka" : Machine à danser
- Spectacle "La grève des becs" : Une histoire de yogourt
- Spectacle "L'Opéra de Quat'sous" : Opération Brecht
- Spectacle "Le roi bouffon" : le pouvoir au bouffon
- Spectacle "Nous sommes tous des pornstars" : Pornoland, arrêt de sévice
- Concert de Sonia Grimm : grandir en chansons
- Spectacle "Le Dressage" : service moléculaire
- Spectacle "Sunderland" : hooligans non violents
- Spectacle "PSYCHO CLITO PUNK" : Ô les filles
- Spectacle "Discours à la Nation" : garder la tête basse
- Spectacle « Le médecin malgré lui » : la comédie du médoc
- Spectacle "La révolte des couleurs" : c'est la dilution finale
- Spectacle "La Madeleine Proust, 30 Ans de Scène" : dans sa cuisine incarcérée
- Spectacle "Le secrétaire de Monsieur" : la grande folle de Court
- Spectacle "Dans la mer il y a des crocodiles" : crocodile d'un dé
- Concert d'André Borbé : pimpants les tympanes
- Spectacle "Les contes abracadabrants" : la promesse du vent
- Spectacle "Table d'hôte (moi d'un Doute!)"
- Spectacle "Angelo" : quand c'est pas grave
- Spectacle "Vagabonds" : du bon ménage des vagabonds de cave
- Spectacle "Perô et les secrets de la nuit"
- Duo de comédies satiriques "La Gourmandise & Bamboches" : gourmandise, le glas de l'angoisse
- Spectacle "La Cantatrice chauve" : la satiété du Vide
- Concert du trio «Des fourmis dans les mains» : ce sont des vers libres
- Spectacle "Tiguidou" : chakras hyperconnectés
- Spectacle de la Cie Peter & Pan : "On fait aller"
- Le Prologue, Colour of Rice et Marc Aymon : Trois surprise scéniques
- Spectacle "Les 3 mousquetaires" : chaud les pavés

WOW ! Les écoliers de Bienne se donnent en spectacle

Spectacles vus à l'Aula de la HEP-BEJUNE à Bienne du 25 au 27 mai 2016.

Dirigé par M. Hans Kaspar Egli, organisé et animé par les jeunes alémaniques et francophones de l'Année scolaire de Préparation Professionnelle (APP-BVS Biel/Bienne-Seeland) et l'ensemble de leurs profs, «WOW! Festival des talents» accueillait du 25 au 27 mai diverses productions artistiques produites dans les écoles et centres Jeunesse et Loisirs biennois. Pour l'occasion, le hall d'entrée de la haute école pédagogique BEJUNE, site de Bienne, avait été adapté au tout jeune public fréquentant le festival, notamment avec un magnifique bar à sirop déployé à hauteur des frimousses, obligeant les grandes personnes à se mettre à genoux pour servir les boissons.

Parmi les institutions présentes, l'école du Tilleul a présenté deux spectacles à l'Aula, transformée elle aussi en théâtre d'accueil aux normes professionnelles, grâce à l'appui d'un techniscéniste expérimenté, assisté d'une myriade de jeunes assistants éclairagistes et sonorisateurs. Jeudi 26 mai, la classe 3/4Ha de Mmes Neva Lopez et Chloé Havlicek, renforcée par quelques élèves de l'option danse de 7 et 8H, a joué « 1,2,3... couleurs ! », fable chatoyante, devant un parterre de camarades et de parents. Le spectacle raconte l'histoire d'une ville éclatante de couleurs, où les gens sont heureux de résider, jusqu'à ce qu'une méchante sorcière passe par là. Sans doute jalouse de tant de bienveillance, elle jette un sort sur la ville et ses habitants, qui passent au noir et blanc, triste et glauque. Il faudra tout le courage d'un trio d'enfants pour reconquérir les couleurs et redonner le sourire à toutes et tous, en dessins, danses, chansons, textes et musiques.

Vendredi 27 mai, la classe 8Hb de M. Pierre Liengme et Mme Maryse Anctil (direction des chants), a présenté «Le bureau», astucieuse incursion dans l'univers impitoyable de l'administration. Entre numéros dansés et chantés, de petits tableaux traitaient avec humour des climats parfois pénibles dans le monde du travail. Toujours en mouvement, les actrices et acteurs ont fait valser une belle série d'accessoires et de pièces de décor montés sur roulettes, comme pour signifier la perpétuelle agitation caractérisant organisations humaines pyramidales et autres usines à gaz productivistes. Beaux dialogues et situations impayables ont teinté l'ensemble, débouchant sur une grève pour plus de pauses. Excellente idée, non?

Antoine Le Roy, publié le 31 mai 2016

Odyssée spatiale

« Bounce ! »,
spectacle de danse contemporaine vu à l'Inter à
Porrentruy le vendredi 20 mai 2016.

La Salle de l'Inter vient d'accueillir un spectacle de danse contemporaine, devant un nombreux public ravi par l'initiative du CCDP et de l'association Evidanse. Pour célébrer cette Première, la Compagnie Arcosm a présenté «Bounce!», pièce de Thomas Guerry et Camille Rocailleux, où le fait de rebondir prend tout son sens, à mesure que les protagonistes interagissent avec un énorme cube disposé au milieu de la scène. On débute avec une violoniste et un contrebassiste, Quelen Lamouroux et Sylvain Robine, de plus en plus magnifiquement hors des cordes. Ils effectuent une excellente prestation de musique répétitive, reproduite dans un entrecroisement de loops aussi maîtrisés que poignants. Surgissent une danseuse et un danseur à l'heure de l'échauffement. Prenant le temps et l'espace qui va autour, Thalia Ziliotis et Joakim Lorca s'apprêtent au grand saut dans la chorégraphie. Geste mou, allure tranquille, ils arpentent les arêtes du cube, enchaînant les pas et les portés, comme montés sur des roulettes perpétuelles. Sauf que ça se dégingue assez vite... Le danseur se prend le cube en pleine figure, la sono s'effondre, un panneau se désolidarise de son support, tandis que les musiciens tentent de retrouver le tempo au milieu du chaos. L'ensemble prend alors des allures d'aventure scénique, avec un quatuor d'artistes mixant allègrement mouvements et chants, rythmiques incarnées et acrobaties inventives, toujours dans le but de conquérir le sommet du cube, qui, lui, reste de marbre. Il y a de la résilience dans l'atmosphère, notamment quand les rires fusent, onomatopées reprises en canon pour former un véritable morceau de musique. Innovante, la pièce emprunte des chemins de traverse inédits et plein d'humour, où l'erreur est reine, pour illustrer ces petits désastres qui parsèment, aussi, notre quotidien.

Antoine Le Roy, publié le 25 mai 2016

Fenêtre sur cours boursier

« Money ! »,
spectacle vu au Palace à Bienne le jeudi 19 mai 2015.

Apothéose pour la dernière représentation de la saison 2015-2016 des Spectacles Français! Dans un Palace noir de monde, la compagnie belge Zoo Théâtre présente «Money!» en exclusivité suisse. Sur scène, trois hommes et une femme très bien mis discutent tranquillement entre eux. Puis l'un fait part au public de son expérience comme client lambda d'une banque lambda, à laquelle il confie un héritage de 50'000 euros. Cette somme est investie dans une société d'investissement à capital variable, dont le but est de générer du bénéfice en diversifiant les risques. Dès lors, le brave petit spéculateur participe, bien que de façon microéconomique, à la violence débridée générée par le seul argument du profit financier. Et criminel, avec son lot d'atteintes à l'environnement, aux droits de l'homme et à la sûreté des Etats. Enfin, de certains Etats, pour le moment.

Mise en scène par Françoise Bloch, la pièce dégage un magnifique parfum d'interdit, titillant le langage cousu de fil blanc des grands argentiers. Démonstration à l'appui, l'un d'eux dévoile la manière d'emballer les pigeons en plaçant dans n'importe quel ordre quelques mots soigneusement sélectionnés: sécurité, produit, éthique, bénéfice, partenariat... Bref, toute une palette d'artifices susceptibles de générer la conscience. Lapsus, la confiance dans le fion d'investissement, non, fond. Désolé, mais comme tout ceci est conçu pour répondre aux désirs personnalisés de chaque client, c'est bien lui qui choisit ce qu'il désire, car il le veau d'or bien.

Tour à tour, Aude Ruyter, Jérôme de Falloise, Benoît Piret et Damien Trapletti changent de rôle, dans un manège éperdu de tables et chaises montées sur roulettes. Valse des millions, tourbillon des épargnants, ronde des perdants: la belgian touch démonte tout, du réaménagement de poste de travail destiné à économiser temps mort et normes de sécurité, à l'évaluation des performances de collaborateurs assujettis. Et toujours dans un climat très politiquement correct: chez ces gens-là, Monsieur, on sait conter sur l'effet de choc.

Antoine Le Roy, publié le 23 mai 2016

Genre unique

Vendredi 13 mai 2016 au Centre de Culture & de Loisirs à St-Imier.

Cette année, la Fête de la danse a rassemblé plus de mille personnes à St-Imier. Organisée par le CCL, cette manifestation comportait de nombreuses productions, dont «T.I.N.A. (There Is No Alternative)» en première suisse.

Repéré en Avignon, ce spectacle de la Compagnie française Appel d'Air veut interroger le genre à travers les archétypes féminins, corollaires (encore) d'une certaine absence de choix. Partant du vide noir, silencieux, un vague espace s'éclaire sur un sol de gazon artificiel, suivi d'une discrète mélodie électronique qui va prendre des formes orgiaques, mixées par Laurent Perrier, inouï dans son crossover de crooners. Tout d'abord gisant de dos, un corps prend faits et gestes pour se travestir en femme de pouvoir, impeccablement mise dans un tailleur gris, très Ministère du Redressement. Bienvenue dans l'univers du paraître, de l'image de soi réfléchi en abyme, entre soumission à la loi des séries et vestiaire surveillé des identités remisées.

De dos encore, une, puis deux autres présences rejoignent la scène. Pliées entre troncs et jambes, flanquées de jupes plissées réservées aux collégiennes très Vieille France de nos jours, les incarnations dansent sagement au lointain, à la fois inaccessibles et désincarnées, descendant en diagonales, remontant à pieds nus. Cibles mouvantes, situées comme en avant du regard du public. Focus de projection précédant la limite du vide. Sétoutoi et Sétoumoi sont à la proue d'un bateau. Sétoutoi saute à l'eau. Qui reste sur le bateau? Ce petit jeu des apparences prend une nouvelle dimension au moment du retournement, quand les silhouettes font face à l'auditoire. Sauf que leurs visages sont dissimulés, prolongeant du même coup la question du «who's who», posée par le chorégraphe Benoît Bar, qui sème ses miettes de sens comme un Petit Poucet qui craindrait de réveiller la Princesse anesthésiée.

Ainsi biaisée, la relation au genre emprunte des voies parallèles, à grand renfort d'accessoires codés: perruques, brimborions, colifichets. Et quand tombent les masques, grimaces et regards à vif prennent le même ascendant sur la rencontre humaine. Le catalogage typologique appuie de toute son évidence sur le levier identitaire. Au réduit les individualités! Vive l'abrasement des sexes. Le défilé s'emballe, avec son lot de modèles en costumes et coiffures quasiment cinématographiques: Brigitte Bardot, Audrey Hepburn et... Roberta de Niro. Bref, sans alternative, et pour paraphraser la grande Simone, on ne naît que femme. Et on devient dans le doute.

Antoine Le Roy, publié le 23 mai 2016

Temporaire provisoire

"Marathon",
spectacle vu au Palace le 27 avril 2016.

Apothéose pour le dernier spectacle inscrit dans la saison de «Midi, Théâtre!» au Palace de Bienne, avec une création de la compagnie neuchâteloise L'outil de la ressemblance intitulée sportivement «Marathon». Ecrite et mise en scène par Robert Sandoz, la pièce courte se met en mode course de fond pour parcourir la dernière heure du plus grand marathon de danse de Suisse, à laquelle ne participe plus qu'un candidat, Robert (la rage au ventre mou du looser transpirant de vaine sympathie), interprété par l'auteur. Il est coaché par le Grand manitou de l'événement (Laurent Baier, aussi bling bling plouc que navrant et c'est fort drôle), qui le pousse jusque dans l'arrière-cour vague de ses ultimes forces. C'est que nous en sommes au cinquante neuvième jour et vingt trois heures de ce fameux marathon, où l'on doit danser sans discontinuer, avec le droit à une pause de dix minutes toutes les deux heures.

«Comme dans la vraie vie, c'est la vraie vie!», ainsi s'époumone Laurent, prolo reconverti dans le boniment de Luna Park rayon créatures fantastiques, pour capter l'attention d'un public ravi d'une telle débauche de nullité oratoire. Les autres effets du setting sont du même ordre, avec des banderoles distendues de part en part, un tableau de décompte du temps en carton peint et un poste de commande lumière et son digne de la disco du télési, année 1989. Les costumes aussi sont à relever, dans leur laideur insondable (mention spéciale aux lunettes de pilote et à la moustache poujadiste du brave Laurent) et pourtant prête à porter aux nues les aspirations de ces pauvres personnages en quête de hauteur.

Signée Anne-Laure Futin, l'ensemble de la scénographie offre une sublime piste de décollage à l'histoire en tant que telle. Cette dernière peut se résumer à un gâchis humain (exploiteur versus exploité de l'exploit) recouvert par les habituelles justifications au goût de «ici, on vous offre la possibilité de vous dépasser, c'est un choix librement consenti, chacun a sa chance, on s'inscrit volontairement, bref, ici c'est danse ou crève.» D'ailleurs: «On reçoit trop de dossiers.» comme l'ajoute lucidement Laurent. Il y a encore bien des boulevards, et pas seulement au théâtre, pour mettre en scène l'horrible naïveté des gens comme nous qui aimeraient tant sortir du lot à coup de record ou de buzz, de bluff ou de massue. C'est fou ce que les paillettes collent à la rétine, réduisant notre regard à la bestialité du cache-vidé de l'existence.

Antoine Le Roy, publié le 17 mai 2016

Colère à terre

"12 hommes en colère", spectacle vu à Bienne le 3 mai 2016.

Avec «12 hommes en colère», les Spectacles français relaient une belle aventure scénique romande sur la scène du Palace. En voix off, on annonce qu'un jury populaire de douze personnes va se retirer dans un lieu clos pour délibérer de la sanction à appliquer pour un homicide volontaire avec préméditation. En cas de verdict de culpabilité, décidé à l'unanimité, c'est la chaise électrique pour le coupable...

Entrent un à un les douze jurés, à l'intérieur d'un espace scénographique fort habile, constitué d'une multitude de rubans blancs entrecroisés sur trois plans noirs et verticaux, constituant les murs de fond, cour et jardin. Tendus de part en part selon des diagonales fuyantes, ces rubans prennent vie et couleur, enserrant les protagonistes à l'intérieur d'un labyrinthe de lignes brisées, bousculant les perspectives, cassant les circuits de la pensée. Cette enveloppe externe renvoie aux images de l'histoire qui se dévoile peu à peu, portée par les échanges des personnages entre eux.

Frayant entre comédie de caractère et satire sociale, la pièce du New Yorkais Reginald Rose date de 1953. Son adaptation au cinéma par Sydney Lumet en 1957 a grandement contribué à sa diffusion internationale. Metteur en scène pour Le Magnifique Théâtre, le Fribourgeois Julien Schmutz cède cette saison à la tentation brûlante de donner sa version de «12 hommes en colère», en s'appuyant sur la méthode de l'Actor Studio, qui privilégie l'épaisseur psychologique des personnages et le réalisme du jeu. Mais son intention en reste cruellement là. Très vite, le texte tourne à la joute verbale alourdie d'intentions trop visibles pour être incarnées, chaque personnage s'enferme dans sa mini-bulle biographique au détriment de l'unisson, tandis que l'interprétation générale vire à la caricature. Ou presque.

Sont-ce les rebonds dramaturgiques de la pièce qui manquent de ressort, en une succession linéaire de recadrages des faits après déductions assez démonstratives? Les acteurs ont-ils cru pouvoir se suffire à eux-mêmes? Deux questions en galère.

Antoine Le Roy, publié le 9 mai 2016

Don Juan, Dames Nuages, lits froids

"Don Juan revient de la guerre",
spectacle vu au Rennweg de Bienne le 23 avril 2016.

Plus que centenaire, la Théâtrale de Bienne remonte sur les planches du Rennweg avec sa version de «Don Juan revient de la guerre» d'Ödön von Horvath (1937), œuvre majeure du répertoire allemand d'avant dernière guerre en date. Soldat rescapé de la Grande Guerre de 14-18, Herr Doktor Don Juan rentre aux foyers de ses anciennes amourettes. Certaines l'attendent encore, le cœur tiédasse, tandis que d'autres ont tourné la page, annonçant l'inexorable révolution prolétarienne. Ou féministe, après que la plupart des hommes aient succombé, que ce soit au front ou de la grippe espagnole. Affaibli lui aussi, le séducteur la pile dans un hôpital, avant de prendre une chambre chez une veuve fauchée. La dévaluation bat son plein. Tout en reprenant ses affaires de cœur là où il les avait laissées, Don Juan se fait marchand d'art, spoliant les anciennes fortunes. Mais son succès n'est plus aussi intense qu'avant. Pire, le macho écrit de nombreuses lettres à une ancienne fiancée, qui ne lui répond pas...

Interprétée par Eric Alban, Noé Cassi, Hélène Bergeron, Violaine Brand, Vanessa Delcluze, Eglantine Dousse, Simone Gautier, Sandrine Léchet, Layne Meinich, Romain Rollin et Venera Sallkaj, dans une mise en scène de Pascale Güdel, la pièce fait la part belle à des protagonistes dénués de projet, sans attente, se méfiant des lendemains qui couinent sur les ruines d'un pays mis à terre. Plus de place au rêve kitsch d'amour romantique, de relâchement des pudeurs, voire de passion fatale, dans cet univers inflationniste où il faut s'adapter très vite. Ou périr. L'un comme l'autre sans panache. En ce sens, le bon vieux blues germano-pratique, fait de défaite («Alles falsch!»), de perte nette et d'humiliation durable, reprend toute sa vigueur. C'est d'ailleurs là qu'ils sont vraiment bons, les casques à pointe. Bien meilleurs qu'en coupe du monde de foot, où c'est, pour eux vraiment, trop facile. Bref, ils savent cultiver la vertu du malheur alloué aux vaincus. Entre goût de revanche et autodénigrement, Don Juan revient à la fin. Toujours.

Antoine Le Roy, publié le 2 mai 2016

Machine à danser

Huang Yi & Kuka,

spectacle de danse vu à Bienne, le 17 avril 2016.

Dans le cadre du festival de danse Steps, les Spectacles français ont accueilli au Palace un prodigieux spectacle taïwanais centré sur la relation homme-robot. Il y a d'abord Huang Yi, chorégraphe et danseur, placé côté cour, dans un carré de lumière découpant un espace étroit de présence. Puis apparaît Kuka, robot industriel, côté jardin, lui aussi pris dans un carré lumineux, littéralement prêt à bouger. Insensiblement, le duo synchronise ses mouvements, avant de se faire face. Moment étrangement émouvant, tant infuse un effet anthropomorphique à travers les membres articulés de la machine. On devinerait presque un regard perçant le faisceau de la lampe installée dans la pince du robot. Donc une intelligence. Certes artificielle, mais jusqu'où? Ou mieux: à partir d'où?

En écho de ce questionnement, une autre pièce du spectacle, qui en totalise cinq, introduit la vidéo dans le dispositif chorégraphique. Il ne s'agit plus seulement de mettre en mouvement des corps, que ceux-ci soient d'essence humaine ou mécanique, mais également une image du danseur projetée en direct, elle-même issue d'une caméra manipulée par Kuka. Le vertige s'empare alors du public, confronté à deux images simultanées, l'une en 3D émanant de la boîte scénique, et l'autre en 2D, largement étalée sur le mur de fond. Assez paradoxalement, l'image générée par le robot non seulement bouge selon les trois axes propres à une grue de prise de vue (haut-bas, avant-arrière et toutes les diagonales), mais tourne également sur elle-même à plus de 360 degrés. Puis l'humanoïde disparaît, laissant à la machinerie le soin d'interpréter un solo d'images vidéo d'un simple carré de lumière posé sur le sol: étourdissant.

Les références occidentales de la relation homme-robot (genre cinématographiques avec, dans le désordre, «Metropolis», «Golem», «Terminator» et «Wall-e», où ça se termine souvent mal) volent en éclat avec l'arrivée du point de vue taïwanais à ce sujet. Désormais, il n'est plus question de l'homme qui perd le contrôle de sa créature, mais bien de l'homme qui se «robotise». Ici, heureusement, pour le meilleur.

Antoine Le Roy, publié le 26 avril 2016

Une histoire de yogourts

« La grève des becs »

vu à l'Inter de Porrentruy le 14 avril 2016.

Trois Premières viennent d'avoir lieu simultanément à l'Inter de Porrentruy. Première représentation publique dans une salle de spectacles toute neuve, juste avant son inauguration officielle. Première du spectacle des élèves de l'atelier théâtre du Lycée cantonal, placés sous la direction de Laure Donzé. Première mondiale de la pièce de Camille Rebetez, «La grève des becs», où l'enfance reprend les rênes de son avenir. Que voici une belle occasion de réunir ces trois axes en primeur et célébrer les arts de la scène!

Un lieu

D'abord la salle. Après les nombreuses péripéties accompagnant sa rénovation, dont le chef-lieu ajoulot a le secret, elle s'impose d'emblée comme une réussite. Situé au fond de la nouvelle brasserie, l'espace d'accueil du public crée une interface confortable entre le temps de l'auberge et celui de la représentation. L'entrée donne dans le fond de la salle, côté cour, avec à droite une volée de marches conduisant au balcon, puis immédiatement des gradins sur lesquels prend place le public, face à la scène dûment équipée techniquement. L'ensemble emballe par sa sobriété et son efficacité: l'enveloppe est restaurée avec goût et s'inscrit dans d'excellentes perspectives. Tout peut commencer. Noir salle.

Une troupe

Plein feu sur la scène, peu à peu colonisée par vingt six actrices et acteurs. Les voix s'enchaînent, documentant les pires catastrophes du moment avec statistiques et chiffres à l'appui, entre épuisement des ressources naturelles, prédation de la croissance, dérèglement climatique et montée des chaos. C'est Nuit debout version enfantine, quand Nana, petite fille de presque neuf ans, intervient en écho de ces constats amers. Elle se sent faner de l'intérieur, prête à sécher complètement si rien ne change très vite. Alors elle entame la grève des becs, bisous, câlins et autres gros poutous, qui va rapidement mobiliser les autres enfants. La rejoignent trois autres personnages: Plume son grand frère de dix ans, prêt au grand pétage global pourvu qu'il y ait des yogourts dans le frigo, Maman, pourvoyeuse de yogourts, seule sur le pont de l'éducation des enfants et des soucis ménagers, enfin Bégonia, copine de Plume pas toujours tendre avec lui. Chaque protagoniste est joué tour à tour par un ou une jeune artiste, apportant chacun-e une teinte personnelle particulière. Se succèdent les scènes chorales et dialoguées, déroulant une histoire si sincère qu'elle en devient sacrément emblématique du mal de grandir. Et rend hommage en passant à Kurt Cobain.

Quelques supports

La scénographie fournit un jeu de planches bonnes à tout reconstituer, de la porte au divan, du lit à la fenêtre, tout en découpant régulièrement l'espace scénique sous la forme de cloisons et de boucliers. Les costumes sont étonnants de simplicité, appareillant les corps d'une désarmante intimité. La lumière est au rendez-vous, tout

La CicaS
du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016

Animation du site www.art-scene.ch

et de ses POTINS (*petits objets transitoires inédits nomades scéniques*).



comme la bande son, totalement calée avec l'époque. Bref, la troupe s'empare vigoureusement des outils du théâtre, entremêlant grands mouvements et minuscules inserts, chorégraphies bachiques et solitudes intenses, regards en coin et sourires en berne. Le tout au service d'un rythme parfaitement maîtrisé. Du rarement atteint à un tel niveau d'apprentissage en direct des subtilités du jeu scénique.

Une histoire

«La grève des becs» rappelle celle de l'antique Lysistrata, mais en plus éparpillée. Elle développe son argument le long d'une multitude de gags, de références immédiates à la culture populaire, notamment à travers la variété musicale et les collages de buzz captés sur la toile, tout en offrant aux quatre personnages qui la traversent des parcours entre plaies et bosses, essais et erreurs, joies et vanes. Genre «Tant qu'y a pas d'becs, y a d'espérance!» La dramaturgie grimpe en intensité, à mesure que les actions déclenchent leurs conséquences. La plume y est fugace, impertinente, souvent pétillante, parfois féroce. Indignée surtout. Mais si toujours légère au deuxième degré. «A quoi pense un iceberg quand il se noie?», telle pourrait être le sujet de réflexion du groupe de parole pour les parents, cité dans la pièce comme réplique à la suspension des embrassades de la part des petiots. Reste à souhaiter que cette question, et la pièce qui va autour, soit reprise partout. Lumière salle.

Antoine Le Roy, publié le 18 avril 2016

Opération Brecht

Spectacle "L'Opéra de Quat'sous",
vu à Bienne le mercredi 23 mars 2016.

Belle prise de risque de la part des Spectacles français, accueillant dans un Palace bien garni «L'Opéra de Quat'sous» en première de tournée suisse et internationale! Montée en français début mars à la Comédie de Genève, cette version du chef-d'œuvre de Bertolt Brecht et Kurt Weill arrime un véritable cargo expressionniste aux rives coupantes de 2016. Retour en arrière. L'Opéra de Quat'sous est montré pour la première fois à Berlin en 1928, puis tourne dans plusieurs pays d'Europe, en de multiples versions et langues, accumulant plus de dix mille représentations en quelques années! Démocratiquement élus, les nazillons interdisent l'œuvre sur le territoire allemand dès 1933. On connaît la suite...

Saga satirique

Aujourd'hui, le metteur en scène Joan Mompert déballe à nouveau cette vilénie originelle, dans un esprit d'irrévérence sublimé par la grâce. C'est que la charge initiale de *The Beggar's Opera* («L'Opéra des gueux», de John Gay, 1728, qui se déroule dans un quartier mal famé de Londres, entre putains et hommes de main), dont s'inspire Brecht à la fin des Années Folles, demeure fort appropriée pour définir notre époque si vile. Sans cœur, c'est plus facile pour vivre. Ou sous vivre. Or, voici que déboule sur la scène biennoise l'inénarrable Jonathan Jeremiah Peachum. Directeur de la société «L'ami du mendiant», il met en coupe réglée tout le territoire de Londres, avec son escadron de faux mendiants sous licence. Mais les affaires vont mal. La pitié des passants s'étiole, malgré l'inventivité de Peachum en matière de nouveaux faux moignons. Pire, sa fille Polly a fui dans les bras de Mackie, terrible chef de gang dont même le chef de la police est l'obligé. Heureusement que Celia, femme de Peachum, connaît la chanson. Elle va payer les prostituées fréquentées par Mackie afin qu'elles le dénoncent aux autorités...

Qui qu'a commencé ?

L'ensemble s'avère payant à plus d'un titre. Les convictions du public s'en ressentent de même. L'orchestre de dix musiciens, sans compter le chef, exécute un bel arrangement des morceaux de Weill, où les cuivres démontent quelques pans de certitude, tandis que les percussions mitraillent le paradigme convenu du moment. Les huit acteurs et actrices font valser les mots sur un mode assez jubilatoire. Scénographie, costumes, oripeaux, accessoires et gags sont excellents. Présent en nombre, le public alémanique est convié à soutenir le projet d'une future rénovation du Palace comme lieu de culture situé à l'intersection des langues, grâce au sur-titrage de la pièce en allemand. Le tout baigne dans un humour aussi pétillant que subversif. Ainsi les textes parlés et chantés démontent peu à peu l'illusion de notre supposé grand ordre digne, démontrant à quel point ici aussi c'est le big bazar des prédateurs: «D'abord la bouffe, ensuite la morale.» Entre saucisses patriotiques offertes aux moutons blancs de l'Albisgütli et gaufrettes multi-pâques distribuées par des comédiens ratés qui font la tournée des Denner, tout semblerait dit. Les gueux pillent certes. Mais qui qui? Paraphrasons Brecht: «Qui est le plus grand criminel: celui qui vole une banque ou celui qui en fonde une?»

Antoine Le Roy, publié le 5 avril 2016

Le pouvoir au bouffon

Spectacle "Le Roi bouffon"

vu à Porrentruy le vendredi 11 mars 2016.

La République et Canton du Jura gagnerait beaucoup à se doter d'une monarchie constitutionnelle, avec la nomination d'un Roi comme véritable symbole d'un territoire à nul autre pareil. Au service de cette idée de haute volée, Josquin Chapatte a lancé une initiative cantonale, doublée d'un spectacle où il développe sa thèse en toute quiétude. Intitulée «Le Roi bouffon», la causerie réunissait un public tout dévoué à la cause, un certain vendredi de mars, au Musée de l'Absurde, charmant lieu d'accueil des idées farfelues, sis en vieille ville de Bienne, et déjà en risque de fermeture, notamment par absence de soutien de ladite ville.

Roi du Ring

N'empêche, nous sommes à deux pas du St-Gervais, ex-résidence biennoise des Princes-évêque de Porrentruy, ville dont est natif le narrateur. D'entrée de jeu, Josquin Chapatte se propose de relever le gant, en acceptant de devenir le Roi du Jura, argumentaire à l'appui. Tout d'abord, il est l'aîné d'une fratrie de trois, ce qui le prédestine à la fonction royale, d'autant plus que, petit déjà, il relègue son père au Tiers-Etat, le chargeant de pourvoir aux besoins de la famille. Ensuite, il est désormais très facile de s'auto-attribuer des titres. Lui-même s'est annoncé sur le site des CFF sous la dénomination de Baron Josquin Chapatte. Et c'est à ce titre que la régie lui écrit régulièrement, notamment pour lui faire part de merveilleuses réductions sur l'entrée au Salon de l'auto, combinées à un billet aller-retour de première bourre. Nul doute que le Baron envoie cette missive directement dans les poubelles de l'Histoire, lui qui milite pour un revenu de base inconditionnel. Bon prince, il se contenterait de ce revenu pour émarger au budget de l'Etat jurassien. Bien heureusement, comme pour la culture, la royauté rapporte plus qu'elle ne coûte. Démonstration.

Cup of tea

Le prétendant au trône prévoit de copier quelques artifices du pouvoir royal, afin de se hisser aux côtés des têtes couronnées d'Europe et d'ailleurs. De Grande-Bretagne, surtout, où sa cousine Elisabeth se pose un peu là comme référence absolue. Songeons seulement à la relève de la garde, effectuée par des agents de la police municipale de Porrentruy en grande tenue d'apparat, portant gourde de damassine dûment damassée et exhibant altière saucisse d'Ajoie dépassant de la sabretache. Voilà de quoi attirer une masse non négligeable de touristes suisses-allemands hébétés devant tant de splendeur. Ajoutons les saluts du Roi du Jura au peuple rassemblé dans la cour du château, le merchandising de produits estampillés monarchie jurassienne (avec gourdes, saucisses, toché et autres délicates spécialités) et quelques scandales bien sordides, histoire de relancer l'intérêt des gueux.

Sou du Roi

On le voit, il n'y aurait que des retombées positives à nommer Josquin Chapatte au titre de Roi du Jura, ainsi qu'à doter le Musée de l'Absurde d'une bourse régaliennne digne de son rang. Car les temps sont mûrs pour l'humour. La Pataphysique vaincra!

Antoine Le Roy, publié le 29 mars 2016

Pornoland, arrêt de sévice

"Nous sommes tous des pornstars", spectacle bu à Moutier le 26 février 2016.

Effet d'intrigue, de curiosité, de voyeurisme même, ou simple retour au théâtre de la part d'un public revenu de tout? Toujours est-il que la salle de Chantemerle est fort bien garnie pour accueillir «Nous sommes tous des pornstars», assemblage scénique démonté par trois comédiennes rentre-dedans et un metteur à l'index bien déjanté, soient Fanny Brunet, Martine Corbat, Katy Hernan et Jérôme Richer. On commence par une séance de fitness à mater de près. Les fessiers se cambrent, les hanches moulinent, les membres s'étirent, vite, précis, soumis. Mécanique routinière au service de corps féminins parfaitement taillés pour séduire. Servir et disparaître. Allez les filles, on recommence !

Préliminaires de rien

Paf, vient le temps du pré-accouplage. Chacune se présente sous son identité d'actrice pornographique. Dona Divine, Marilou Diams, Bettina Jenkins, autant de futoirs à fantasmes sous des marques vite oubliées. Car le temps d'exposition dans le monde du porno est fort bref pour une professionnelle, vite remplacée par un nouvel arrivage de chair fraîche. Autant tirer son épingle du jeu et revendiquer son statut de «winneuse du cul». Car dans cette compétition bestiale, qui plus est renforcée par l'ouverture du marché aux plombières polonaises, les scènes deviennent de plus en plus hard. Et en libre service: quelques clics pour de beaux claques à perpétuité.

Femmes qui baisent avec les loups

C'est bien la Performance qui se loge au cœur du dispositif dramaturgique de «Nous sommes tous des pornstars». Espèce de paradigme mondialisé, réduisant la vie humaine à une entreprise soumise aux règles de la gestion «néolibécrade» (du genre toujours obtenir le profit maximum selon la maxime pas si éculée qu'il vaut mieux être l'enculeur que l'enculé), cette vision idyllique de la loi du marché (et sa main fameuse baladeuse invisible) impose son évidence. Chacun pour soi et que crèvent les autres. On le voit, c'est du crochet direct dans la gueule. Mais nous sommes au théâtre, tout y est nuance, humour et déshabillé vapoureux, histoire d'avaler la pilule. Le reste suit derrière. Et si ce genre de propos a mis long à venir, dans un horizon de réflexion de tant de gens convaincus d'avoir une vie privée sur la toile (et dans la vraie vie aussi, où ils s'estiment libres, les pauvres chéris), il fait désormais tache pour notre plus grand bien.

Fire and forget La lutte des places vaut-elle ce grand déballage de cul, par lui, en lui et à travers lui? Certainement, d'autant plus quand il nous est donné à mesurer tout ce qu'on a perdu dans cette sinistre abysse de prédation qu'est notre quotidien, d'où ressort d'ailleurs, avec le même sens de l'acmé éjaculatoire, le corpus des vieilles morales, qu'elles soient voilées ou «dégoupillonnée», suivi par les nouveaux terroristes à deux trous de balle, minimum. «Parfois, j'ai la nostalgie du temps où tout n'était pas accessible.» Projetée sur le mur de fond, cette phrase résume le gâchis ambiant. À force d'être immédiatement assouvi, le désir meurt de désenchantement. Heureusement qu'un tel spectacle puisse énerver encore...

Antoine Le Roy, publié le 29 mars 2016

Grandir en chansons

**Concert de Sonia Grimm,
vu le samedi 19 mars au Palace à Bienne.**

Drôle d'ambiance au Palace: le vestiaire croule sous les vestes de gosses, tandis que se répandent dans les couloirs des effluves de maïs éclaté, gage d'une session enfantine de haute tenue. Sonia Grimm est à l'affiche, dans son tour de chant intitulé «Lilibelle et la Sorcière Maléfique». Autant dire que l'artiste fédère nombre de familles. La salle est bondée, tout en demeurant sage. Seul un père qui n'assume guère les goûts musicaux de sa fille, quitte les lieux, prétextant un rendez-vous, non sans avoir confié sa progéniture à une marraine providentielle. Au balcon, l'équipe technique se partage une madeleine, avant de plonger la salle dans le demi-noir. Une poursuite balaie le proscénium, captant rapidement une toute jeune actrice, costumée et fardée, qui s'adresse au public en coordonnant bien gestes et paroles. «Bonjour les enfants! Connaissez-vous Lilibelle?» Ce à quoi les mouflets répondent par de nombreux «ouiiii» et quelques «noon» sonores.

En fait, il s'agit de la princesse Lilibelle, héroïne des spectacles de Sonia Grimm. Aujourd'hui, la gamine se sent assez grande pour quitter le château paternel, en quête de nouveaux amis. Débarque la chanteuse, aussitôt entourée d'une bonne vingtaine d'enfants, de cinq à quinze ans, environ. Costumés et grimés, ils exécutent des chorégraphies habiles, tandis que Sonia Grimm déroule son répertoire, sur une bande son incisive, en écho des œuvres de Karen Cheryl, Sylvie Vartan et Marie Laforêt. Chaque chanson vient commenter une péripétie de l'histoire de Lilibelle. Voulant conquérir sa liberté, la petite princesse est bientôt mise devant le choix difficile d'accepter une Sorcière Maléfique comme meilleure amie. Pour prix de cette ascension générationnelle, elle ira jusqu'à se séparer de son doudou... Dépassant le côté assez kitsch de la prestation, il se dégage de ce show une impression sympathique de plaisir partagé, à voir évoluer sur scène des enfants qui ne soient pas prisonniers d'un cadre trop strict, mais bel et bien invités à jouer leur rôle dans la spontanéité et la fraîcheur, incluant erreurs et oublis. Comme dans une petite leçon d'arts vivants.

Antoine Le Roy, publié le 22 mars 2016

Service moléculaire

"Le Dressage",
création vue à Bienne, le lundi 14 mars 2016.

À l'invitation des Spectacles français, la compagnie Bin°oculaire de Bienne crée «Le Dressage» dans le hall du Palace. Cette exploration sonore et visuelle des arts de la table est au programme de Midi, Théâtre!, association romande conviant de jeunes compagnies à inventer une nouvelle forme de spectacle, à la fois courte, incisive, et inscrite durant le temps d'un lunch pris au théâtre. «Le Dressage» part d'une commande passée à deux compositeurs contemporains, Dragos Tara et Pascal Viglino. Tous deux ont livré une partition musicale extrêmement détaillée, destinée à l'interprétation de trois musiciennes membres de Bin°oculaire, Delphine Bouvier, Elisabeth de Merode et Manon Pierrehumbert. L'ensemble est mis en scène par Stefan Hort, dans un espace de Laurent Schaer.

Sur l'air des cuillères

À vrai dire, le spectacle déconcerte d'entrée de jeu, quand les trois personnages féminins profèrent un texte digne de Nadine de R., à même le creux d'une assiette dressée devant le visage de chaque protagoniste. L'image sonore surprend, devenant presque exercice de style. Entre vocalise impromptue et déconstruction du sens, les propos de table fusent. Comme une liste cochée de ligne en ligne, les situations se déroulent, toutes rattachées au temps du repas. Le trio se passe les plats, jouant avec la nourriture musicale jusqu'à plus soif. Réduits à leur plus simple expression visuelle, les éléments scénographiques sont investis dans leur dimension sonore. À ce titre, on devrait plutôt parler de «sonographie» pour décrypter ce spectacle, tant il priorise la palette auditive.

Crystal song

Sonnant le rappel du toast de chez Hoquet's, les trois interprètes défrichent un nouveau champ d'expression scénique. Communément appelée «théâtre musical», cette forme est destinée à s'étoffer du côté théâtral, n'ayant rien à démontrer du côté musical. Effets de manche à part (et il y en a vraiment très peu), la compagnie Bin°oculaire peut dès lors s'attaquer aux planches romandes avec aplomb, tant son travail de maturation des rencontres entre les arts dits vivants s'avère pertinent.

Antoine Le Roy, publié le 19 mars 2016

Hooligans non-violents

« Sunderland »

spectacle vu à Courtelary le dimanche 6 mars 2016.

«Sunderland», c'était son ciel que Melody Nelson désirait revoir à la fin de l'album à elle consacrée par Serge Gainsbourg. « Sunderland », c'est désormais un étonnant spectacle présenté par le théâtre du Clos-Bernon, à voir à Courtelary. Emmenée par Guy Delafontaine, la troupe s'est emparée d'un succès public parisien créé en 2011. Tirée de la plume alerte de Clément Koch, l'histoire débute dans une modeste demeure sise dans la ville de Sunderland, où il pleut tout ce qu'il peut, tandis que le chauffage péclote. Et il n'y a pas que lui. Les personnages de cette comédie sociale douce-amère la pilent pas mal eux aussi. Voici Jill, adolescente autiste, incapable d'affronter seule le monde extérieur. Sally, sa grande sœur, veille sur elle, tout en cherchant vainement une occupation depuis qu'elle a été licenciée de son usine à dépiauter les poulets. Les deux hébergent Ruby, pétulante téléopératrice vendant du fantasme par téléphone à des gars en panne de libido. Et il y a Gaven, le tout bon type qui répare le chauffage, sans vraiment déclarer sa flamme à Sally, qu'il protège depuis longtemps. En fait, depuis le suicide de la mère de Sally et Jill, alors que la petite avait deux ans...

Fourmière en guerre

Dans sa toute petite vie bien réglée, Jill élève des fourmis dans une cage vitrée. Elle sait tout de leurs mœurs et en fait part, brins à brins, tout au long du récit. Il y est question de sacrifice, voire d'automutilation, afin de prioriser la communauté au détriment des individus qui la composent. Et ce thème sous-jacent éclate en plein cœur du quatuor de perdants magnifiques. Hors de question de se laisser dicter par l'assistante sociale un internement psychiatrique pour le soi-disant bien de Jill. Encore faudrait-il trouver une combine. Ce qui sera fait, dans la pure tradition des films de Ken Loach, où les valeurs de liberté et d'amitié libèrent une belle dose de confiance en soi. Sur ce fond, le théâtre du Clos-Bernon offre une pièce de belle facture quant à la forme. Naturaliste, le jeu des interprètes se déploie touche à touche, avec quelques bouffées de joies et d'abattements qui font le sel du récit. L'attention du public est captée d'entrée, puis nourrie sans arrêt pendant presque deux heures de spectacle. Et la scénographie suit parfaitement la dramaturgie. Décor, costumes, accessoires, éclairages et maquillages confirment la cohésion de l'ensemble. Bravo!

Antoine Le Roy, publié le 8 mars 2016

Ô les filles

"PSYCHO CLITO PUNK", spectacle vu samedi 5 mars 2016 à Moutier.

La Compagnie Vol de Nuit vient de créer à Moutier «PSYCHO CLITO PUNK», collage scénique donnant la parole aux femmes de toutes conditions. Dans une salle de Chantemerle pleine à craquer (quel beau succès, notamment auprès du jeune public!), Arianna Camilli, Aurélie Chalverat, Pieretta Di Biase, Nina Giordano, Aline Hänggi, Luna Schmid et Lisa Schneider déroulent une série de tableaux incisifs, convoquant à leur suite des auteurs engagés, tels que Virginie Despentes, Brigitte Fontaine ou Pierre Bourdieu. Sont également créditées les plumes inédites de Nancy Houston, Anaïs Nin ou... Marilyn Monroe. Le setting prévoit un microphone sur pied, au travers duquel sont proférées quelques vérités crues nues. Il est question de la place des femmes dans le corpus social d'aujourd'hui, du côté occidental de la force.

Saignant à point

Obscur, ce contexte enferme chaque protagoniste dans une répétition d'expériences violentes, humiliantes, traumatisantes. De la description d'une scène de cinéma X particulièrement odieuse, au cantonnement des nouvelles bourgeoises dans un cadre leur offrant la possibilité de «travailler sans trop réussir», c'est à chaque fois le mécanisme de l'oppression masculine qui gicle son mépris à l'égard du deuxième sexe. On ne naît pas femme, on le devient... en traversant mille et une situations de soumission forcée, du regard concupiscent au viol à sec, sur le lit, tandis que les potes de l'agresseur tambourinent derrière la porte pour l'encourager à prendre son dû. La gueule du pied...

Prosélytes de tous les pays, unissez-vous

La scénographie de Gaëtan Gerber inclut quelques éléments mobiles, manipulés au gré des séquences, ainsi qu'une grande toile maculée, sur laquelle sont projetés des vidéos documentant quelques anecdotes du harcèlement habituel actuel, à l'égard de filles d'ici. Les images scénographiques incluent des costumes et maquillages de Sophie Toth, Angèle Siegenthaler et Mélodie Villat, mis en lumière par Sébastien Grun. L'ensemble prend des allures de laboratoire d'expérimentation des stéréotypes, passant d'une recherche fondamentale à l'exploitation de faits réels, au sein desquels les fantasmes demeurent omniprésents. Taillés à la mesure du phallus tout puissant. D'ailleurs Annie n'aime-t-elle pas toujours les sucettes? Mmmh...

Textostérone

Certes, le langage de «PSYCHO CLITO PUNK» est direct, non censuré. Il rase la touffe. Et c'est la question de sa nécessité qui titille le neurone du mâle Alpha, pris ici dans l'impossible résolution d'une équation à deux inconnues. Entre Viagra et vasectomie, le chemin de la pièce convoque tous les paradoxes à deux boules. Vierge et putain, le propos fait mal où ça fait du bien. Ce tour de force vaut bien de saluer le courage et la rigueur de Nicolas Steullet, metteur en scène de ce qui advient là. Son habileté réside dans sa quête du décalage texte-corps-voix, poussant parfois le travail des comédiennes

La CicaS
du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016

Animation du site www.art-scene.ch

et de ses POTINS (*petits objets transitoires inédits nomades scéniques*).



dans des registres inédits, extrêmement drôles, avec une lucidité aussi fracassante que bienvenue. Le théâtre redeviendrait-il ce porteur de sens dont nous avons juste besoin pour se comprendre dans le monde? De l'ordre d'une exaspération vitale, soutenue par une nouvelle génération d'artistes de la scène belles, belles, belles. Comme toujours.

Antoine Le Roy, publié le 7 mars 2016

Garder la tête basse

"Discours à la Nation",
spectacle vu au Théâtre Palace à Bienne le jeudi 3 mars
2016.

Une des fonctions primordiales du théâtre est de tendre un miroir au public, afin qu'il s'y reconnaisse. Ou qu'il biaise son regard en direction de l'Autre: petit bourgeois, tyran cynique, perdant magnifique... Dans «Discours à la Nation», programmé au Palace par des Spectacles français en mode coup de cœur, cette indispensable action spéculaire tacle son public (magnifique salle comble) en pleine poire. D'abord avec un texte taillé sur mesure par un scalpel trempé dans un mélange explosif de néo-libéralisme et d'honnêteté toute crue, écrit et mis en scène par Ascanio Celestini. Ensuite avec une interprétation soufflante de David Murgia, explorant ici le non-dit économique occidental, pour mieux en révéler l'ADN: augmenter les profits, diminuer les dépenses, négliger le facteur humain. Enfin avec la subtile présence de Carmelo Prestigiacomo, musicien en contre-champ commentant le discours à la gratte, caché derrière de petites lunettes aussi sombres que les propos détaillés à vif.

Qui profitera le dernier ?

Peu à peu, il est question de démocratie autoritaire, ultime avatar de la liberté de consommer. Comment acheter le consentement d'une vraie majorité, silencieuse ou non? Simple, comme la bonne vieille loi de «manger ou être mangé» explicitée dans la parabole du paysan voulant faire passer la rivière à un chou, une chèvre et un loup. Et avec une barque ne pouvant contenir qu'un seul des éléments à la fois. Or voici, l'orateur se contente de laisser la chèvre boulotter le chou avant d'être dévorée à son tour par le loup. Car le loup, c'est nous. Tout autant capables que lui de nous vautrer dans un monde voué à la corruption, la prédation et l'anéantissement de la conscience. Et des chèvres. Bien sûr, on aurait pu s'inspirer d'Antonio Gramsci, cité au passage comme contrepoison, lui qui opposait le pessimisme de la raison à l'optimisme de la volonté. Verdict: onze ans de tôle sous Mussolini, avant de passer l'arme à gauche. Et à droite rien de nouveau. Les loups sont entrés dans Paris. Vite, se mettre à hurler.

Antoine Le Roy, publié le 4 mars 2016

La comédie du médoc

« Le médecin malgré lui »,
spectacle vu le jeudi 25 février 2016 au CCL à St-Imier.

Datant de 1666, «Le médecin malgré lui» de Molière est comme l'annonce d'une série ininterrompue d'œuvres majeures, ornant désormais le faite de la comédie française. Et c'est avec celui d'une belle conviction qu'André Schaffter a emmené les Compagnons de la Tour dans cet univers de délasserment critique. Créée hier soir au CCL de St-Imier, cette version actuelle de la farce lucide se veut un hommage du théâtre amateur aux codes de la commedia dell'arte. Coup triple! La troupe magnifie les joutes verbales virant au non-sens drolatique (les fameux «lazzi»), les acrobaties corporelles (jeu de jambes et valse des regards) et les situations confinant à l'inextricable (mais le méchant perd quand même à la fin). Venons-en au fait.

Jambon, saucisse, nourrice

Très proche de la bouteille, Sganarelle le bûcheron est fier comme un paon vu qu'il est rond comme sa roue. Devant cette oisiveté pendable, sa femme Martine le houspille en rentrant des commis. La scène de ménage dégénère. L'homme bat la quérulente, laquelle lui en tient rigueur. Croisant deux serviteurs en quête d'un médecin capable de guérir la fille de leur maître Géronte, elle leur indique Sganarelle comme étant le meilleur des disciples d'Hippocrate. Sauf qu'il convient de le rouer de coups pour le lui rappeler, lui qui aurait tendance à se croire simple homme des bois. Dignement intronisé dans la grande confrérie des illusionnistes en blouse blanche, le coupeur de fagots va non seulement débiter en rondelles sonnantes et trébuchantes la crédulité de ses pigeons, mais aussi arranger un mariage et se rabibocher avec sa moitié.

Art scénique et vieilles recettes

Dans l'esprit de «Knock», autre pièce consacrée aux faquins de la médecine qui abusent de la crédulité des gens (et montée à l'époque avec le même à-propos par les Compagnons de la Tour), «Le médecin malgré lui» nous parle de notre temps. Conviés au grand déballage des pseudo-experts en ordre de bataille, nous assistons au triomphe de la flatterie d'extrême centre. Tout comme au temps de Molière, il suffit à n'importe quel arnaqueur de faire preuve d'un fort aplomb, d'un jargon inaccessible et d'un individualisme forcené pour donner l'illusion d'être le sauveur en personne. A méditer en ces temps crépusculaires, où l'ignorance s'élève de plus en plus contre la manipulation. Mais on peut aussi en rire! Ecce Eco.

Antoine Le Roy, publié le 26 février 2016

C'est la dilution finale

"La révolte des couleurs",

spectacle sur le thème du vivre ensemble qui a été récemment créé par les étudiant-e-s du site de Porrentruy de la Haute Ecole Pédagogique – BEJUNE, vu à Delémont.

Débutant leur formation d'enseignant primaire, une petite cinquantaine d'étudiants de la HEP - BEJUNE (Haute école pédagogique des cantons de Berne (francophone), Jura et Neuchâtel, avec sites à Bienne, Porrentruy et La Chaux-de-Fonds) viennent de présenter le fruit de leur travail de semestre consacré aux arts vivants. Ceci sous la forme de deux jours de représentations de «La révolte des couleurs», adaptation du livre éponyme de Sylvie Bahuchet destinée aux parents et amis des acteurs, ainsi qu'à quelques classes invitées à se déplacer au Forum St-Georges de Delémont.

Silence, on apprend

Le décor est habituel pour les petites frimousses attentives: nous sommes dans une salle de classe et assistons à la leçon d'arithmétique de Madame Palette, ardente partisane de la devise «Liberté, égalité, amitié.» Les élèves sont bigarrés, issus de toutes les couleurs que compte l'arc-en-ciel. Un texte poétique en déploie le prisme: «Quand tu es né tu étais rose. Quand tu t'exposes au soleil tu es rouge, quand tu as froid tu es bleu, quand tu as peur tu es vert, quand tu es malade tu es jaune. Quand tu mourras, tu seras gris.»

Bleu, blanc, bouge

Mais cette bonne entente est battue en brèche quand surgit un nouveau gouvernement aux vertus détergentes. Basé sur la promotion d'une couleur unique, le pouvoir régénéré entame la division des couleurs entre elles, avant d'en inspirer le dégoût à travers une propagande prônant leur rejet. Tout le monde y passe. Ou presque, car on se souvient en secret des propos de Madame Palette incitant à célébrer la diversité et les mélanges: «Sans jaune il n'y a pas de soleil et sans soleil il n'y a plus rien.» Dès lors, les couleurs brimées se liguent et montent ensemble aux barricades...

Métier vivant

Sans parler de spectacle, qui aurait nécessité davantage d'investissement en temps et travail artistique, le produit de ce module d'activités de développement personnel atteint son but avec aisance, consistant à initier les futurs enseignants aux arts vivants, à travers une expérimentation in vivo. Les étudiants (dont une écrasante majorité de jeunes femmes) sont capables de transmettre à leur public enfantin une histoire crédible selon les codes de la scène, rehaussant leur prestation de morceaux chantés, joués, bruités et récités, le tout saupoudré de quelques pas de danse et petits numéros de pantomime burlesque. Saluons ce bel aboutissement, socle d'une véritable posture de médiation artistique par et pour les acteurs et les actrices de l'école de demain.

Antoine Le Roy, publié le 19 février 2016

Dans sa cuisine incarcérée

"La Madeleine Proust, 30 Ans de Scène", spectacle vu le vendredi 12 février à St-Imier.

Coup de maître du Centre de culture et de loisirs de St-Imier: «La Madeleine Proust» a attiré plus de cinq cent personnes dans une salle de spectacles au comble de l'humour! Cette réussite reflète le professionnalisme de cette association, dont le dévouement des membres permet une programmation aussi ambitieuse que pétillante. Et quand un établissement bancaire de la place devient partenaire d'un tel événement, on peut mesurer l'excellence de cette politique culturelle. Ce sont donc trente ans de scène que Lola Sémonin est venue célébrer dans la cité imérienne. Voisine de cœur, la ressortissante de Morteau apparaît sous les traits de la Madeleine Proust, accorte paysanne œuvrant dans la cuisine de sa ferme franc-comtoise.

Pendule du Doubs et gondole de Venise

Ce matin-là, le café est clair, gage de ne pas s'énerver... Tu parles! C'est aussi le jour anniversaire de Madeleine. Préparant lestement soupe et gâteau, la ménagère se mue en moulin à paroles, mordantes, piquantes, toujours drôles: «Avec tout ce qu'on entend pis qu'on nous dit pas, les sondages c'est fait pour que les gens sachent ce qu'ils pensent!» Prestement, la barque du Verbe est lancée sur les flots du quotidien, oscillant au futur antérieur, prenant fait et cause pour les commentaires paradoxaux. Se lève alors un joli vent frais, charriant un air de bon sens vernaculaire, entre gestes hérités d'un proche passé («Le progrès, c'était mieux avant.») et pratiques modernes («Le plus grand navigateur de tous les temps? Internet Explorer!»)

Le Grand écart

Même que «Dans le temps on avait rien, et pis on faisait avec...», la mère Proust s'engage gaillardement dans notre époque. Ne reniant rien de ses racines, elle prend soin de ses amis et proches. Au fond, cette vieille fermière nous parle de nous, de notre besoin partagé d'exister dans le cœur des autres, de notre capacité à affronter les bourrasques de la vie aussi, tout en questionnant malicieusement notre soumission à l'immédiat: «TGV: pour arriver plus vite en retard.» Gardons pour son dessert anniversaire une ultime recommandation: «Vaut mieux mourir tard que jamais.»

Antoine Le Roy, publié le 17 février 2016

La grande folle de Court

"Le secrétaire de Monsieur",
spectacle vu le samedi 13 février à Court.

Actif depuis 1978, le Groupe théâtral de Court monte chaque année une comédie pour le plus grand plaisir d'un public fidèle. Hilare surtout. Cette année, la joyeuse cohorte ajoute à son répertoire une brillante contribution contemporaine de l'auteur belgo-fribourgeois Jean-Philippe Decrème, intitulée « Le secrétaire de Monsieur ». Fort bien troussée, la pièce est un condensé des codes du théâtre de boulevard, espèce d'hommage aux portes qui claquent et aux mensonges forcés, déclenchant leur lot de situations inextricables. Entremêlant plusieurs fils narratifs, la dramaturgie enserme les protagonistes dans un filet paradoxal si serré que ça en desserre les mâchoires! Mais passons à la présentation des personnages de cette saga gaga.

A court de sérieux

Il y a d'abord Maurice de Salanches (Renato Voumard, Louis de Funès en transe de gentiane), industriel pris à la gorge et obligé d'allonger trois millions cash en l'espace d'un mois. Son épouse Marianne (Daniela Cancer, distance incarnée de Valeria Bruni Tedeschi) sait parfaitement jongler entre les affaires courantes, dont la manucure, et les urgences: toujours déléguer à quelqu'un d'autre. Leur fille unique Caroline (Mégane Wüthrich, Melody Nelson gobant toutes les sucettes d'Annie) prolonge sa crise «adoleschiente» avant d'entrer dans le stade «adulescent», ce qui au demeurant constitue un net progrès, hélas sanctionné par un mariage (comme quoi il y a tout de même un peu de respect pour les bonnes mœurs dans cette comédie.) Arrive la tante de Maurice (Juçara Carrupt, Nazaré Pereira après dix-huit tasses de café et reprenant «Carolina» en mode steam bourge), à cheval sur les principes, quand elle ne s'assied pas dessus. Sans oublier Solange la bonne (Danielle Wyss, véritable anthologie des planches parigotes à elle seule, de Maria Pacôme à Jacqueline Maillan, avec une pointe de rocaille de Birse dans le phrasé), qui mélange les torchons et les serviettes. Sans oublier les jaquettes.

La bonne, les brutes et le turgescent

Le quintet de base expose l'intrigue, soit convaincre Caroline de se marier avec Jean-Jacques Saint-Jaque, héritier bien sous tous rapports, pour autant que ceux-ci se déroulent avec des hommes. Cela permettrait de sauver les parents Salanche de la déconfiture. De son côté, la tante vient d'engager un nouveau secrétaire pour Maurice, lequel sera confondu avec le soupirant... Débarque ensuite le fameux secrétaire de Monsieur, Jean Lescure (Yves Perrin, grand blond à la Depardieu jeune ; oui, quand il savait encore se tenir à table), qui met les pieds dans le plat, tout en séduisant durablement Caroline la câline. Il est suivi de Loulou (Mylène Affolter, pétulante créature à l'opposé de Mylène Farmer), ancienne maîtresse de Maurice, et de Cédric (Julien Farine, tout en nuance furtive al-pacinesque) qui se fait passer pour le fils légitime de l'amant de sa mère, si vous voyez le tableau. Pas encore à vrai dire, car voici qu'apparaît le clou de la soirée, sous les traits de Jean-Jacques Saint-Jaque (Pedro Merino, Movida d'Almodóvarrugissant dans la cage de Michel Serrault). Ouragan de

La CicaS
du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016

Animation du site www.art-scene.ch

et de ses POTINS (petits objets transitoires inédits nomades scéniques).



prestance désinhibée, J.-J. virevolte dans le rose, butinant les répliques avec un sens de l'à-propos comique rarement atteint dans ce fond de vallée.

Ou début de vallée, va savoir?

L'inspecteur Louis de Mauraz (Antonio Dos Reis, Tarantino en star du dancefloor) tente vainement de remonter le courant, liguant au final l'ensemble des protagonistes contre lui. Flirtant avec le micron, la mise en scène de Francis Schütz et Pedro Merino rythme les répliques et clarifie les enjeux pour mieux faire exploser la baraque en plein vol. Du tout bon théâtre amateur dans le genre, à voir encore à Court, puis Cortébert, Péry et... Zinal. Au sommet en quelque sorte.

Antoine Le Roy, publié le 17 février 2016

Crocodile d'un dé

"Dans la mer il y a des crocodiles",
spectacle programmé par les Spectacles français, vu à
Bienne le 2 février 2016.

En engageant des spectacles en création, sans avoir pu les visionner auparavant, les Spectacles français s'inscrivent dans une politique de programmation alliant le risque artistique à l'esprit d'innovation. Preuve encore dernièrement, dans un Théâtre de Poche bondé, avec «Dans la mer il y a des crocodiles», nouvelle pièce du Théâtre des Osses de Givisiez (FR). L'histoire est celle d'un enfant de dix ans, nommé Enaiatollah, qui fuit son Afghanistan natal en proie aux liquidations talibanes. Suit une odyssée de cinq ans, le menant tour à tour en Iran, Turquie, Grèce et Italie, où il parvient à se fixer. Et où il vit désormais, protégé par son statut de réfugié politique, tout en se formant au métier de travailleur social. Cette réussite individuelle, en terme de compétence de survie, de débrouillardise professionnelle et d'honnêteté relationnelle (selon les trois règles données par sa mère avant d'effectuer une seconde coupure de cordon: «Pas de drogue, pas de vol, pas d'arme.»)

Crimes et profits

Cette version du roman de Fabio Geda, adaptée par Maria Augusta Balla et mise en scène par Isabelle-Loyse Gremaud, tape dans le mille d'entrée de jeu. La salle est comme aspirée dans le paysage des protagonistes. Cour d'école primitive où le maître est abattu devant tous ses élèves par les irascibles décérébrés. Chantiers clandestins organisés par des filières de passeurs putrides (nouveaux esclavagistes sans scrupule, auxquels profitent bien des crimes de guerre de religion, entretenus et financés, entre corruption et prédation.) Petit canot équipé de rames et de scotch (celui qui bouche les trous de caoutchouc). Ratonnades policières occidentales. Aides spontanées aussi, avec une vieille Grecque envoyant le gosse à Athènes, ou un jeune Italien l'accompagnant jusqu'à la gare de Venezia Sta Lucia et le munissant d'un billet pour Roma Centrale. Le récit captive l'auditoire, dans une sobriété incarnée, de la distanciation complice, de la documentation pertinente, le tout finement placé au niveau de la vie quotidienne des damnés de la terre. Cramée. Mention spéciale aux ambiances sonores, due à Monsieur Al Comet en personne. Où sont passés les jeunes dieux?

Antoine Le Roy, publié le 10 février 2016

Pimpants les tympan

Concert donné le 21 janvier au Royal à Tavannes.

Consacré exclusivement à la chanson pour le jeune public, le Fest'hiver s'est déployé entre Franche-Comté, canton du Jura et Jura bernois, du 17 janvier au 4 février 2016, passant par Audincourt, Beaucourt, Belfort, Delémont, Delle, Moutier, Porrentruy, Saignelégier, Saint-Imier et Tavannes. C'est justement au Royal de cette dernière localité qu'a eu lieu un concert d'André Borbé, compositeur, parolier et interprète belge. L'accompagnaient pour l'occasion Hervé Borbé et Patrick Schouters, formant trio pour reprendre les titres de l'album «Les tympan pimpants». Originales, les chansons s'avèrent pétillantes. «J'ai mis un caillou dans ma poche, pour me rappeler de me souvenir de ne surtout pas oublier...» Ainsi s'entame le spectacle, en canon, tandis que les trois artistes prennent place derrière de minuscules tablettes numériques, uniques instruments sur lesquels ils vont produire la musique en totalité, grâce à des applications de claviers, cordes et autres synthétiseurs à caresse dactyle. Les trois voix, elles, se font entendre sans sonorisation, et ce mixage s'avère très agréable.

Partant de presque rien

Toniques, les titres s'enchaînent, dans une dramaturgie très légère, au cours de laquelle André Borbé raconte ses réflexions poétiques issues de la vie diurne et nocturne, rencontrant chiens qui courent le long de la mer, châteaux de sables étalés par la marée, chats qui grattent derrière la porte au moment de s'endormir... Peu d'images réelles sont données à voir, mais elles sont bien choisies, comme ces extraits de Picasso, qui font dire au chanteur qu': «on est tous bel et beau comme les portraits de Pablo.» Parfois, l'ambiance se teinte de tendresse, quand il s'agit de consoler un gosse qui a une boule dans la gorge. André Borbé lui enjoint alors de «lâcher tout le mauvais sort», puisque c'est bien connu: «Quand le chat quitte la gorge, les sourires dansent!» Gardons pour la fin un trait d'humour culinaire dévoilé au cœur de cette douzième édition du Festival jurassien transfrontalier de chanson jeune public: «C'est tout un art de faire des nouilles, il faut touiller dans la tambouille pour pas rater la ratatouille!» On le voit, l'art démarre tôt: tout nu en-dessous de sa tenue, il nourrit l'imaginaire.

Antoine Le Roy, publié le 1er février 2016

La promesse du vent

"Les contes abracadabrants",
spectacle jeune public programmé par les Spectacles
Français et vu à Bienne le dimanche 17 janvier 2016.

La Compagnie de L'éfrangeté vient de présenter «Les contes abracadabrants» au Palace, devant un parterre de familles venues se plonger dans la poésie d'une heure pleine de surprises à contre-courant des contes courants. Mis en scène par Sylviane Tille et très joliment joués par Céline Cesa, Lionel Frésard, Claire Forclaz et Vincent Rime dans une excellente musique de François Gendre, ce spectacle s'appuie sur quelques micro-récits de Franz Hohler. Biennois de naissance, cet auteur alémanique s'est sans doute inspiré de son illustre prédécesseur Robert Walser. Du moins en ce qui concerne une certaine forme d'inattendu dans ses courts textes, adaptés ici par Robert Sandoz.

Prince lance-roquettes

Apparition d'une grande et belle craie écrivant sur le tableau noir du fond de scène que la chose la plus importante au monde c'est... Message vite effacé par une immense éponge pas encore sèche derrière les oreilles, certes, mais avide d'histoires truculentes. Et dans ce registre, ça va barder! Avec la fable du prince qui ne sauve pas les princesses en danger. Et ce n'est pas parce qu'il se gêne. Pas du tout: il préfère lancer des roquettes sur des chars d'assauts. Quand l'un d'eux s'avère emprisonner une délicieuse princesse, il s'agit de conclure avec panache!

Caillouille

Puis l'ambiance devient bucolique, avec l'anecdotique amitié tissée entre un écureuil et un tas de fumier. Parmi noisettes et brins de paille, les deux poteaux provoquent un étalage de Tour de France en tentant de traverser, rapidement, la chaussée. S'engouffrent dans la foulée la tragique destinée d'un mille-pattes recevant la facture du cordonnier, l'inouïe saga d'un bonhomme élisant domicile dans une bouteille de sirop, ou l'improbable punition d'une oie qui veut dénigrer les cailloux.

Les dents de la nuit

Suit une nuit d'épouvante, où un crocodile s'extirpe de la page de couverture d'un maga(ga)zine pour dévorer le téléphone, sous les yeux d'une petite fille qui lui fait face avec courage, ne pouvant compter que sur elle-même, puisque, c'est bien connu: «Les grandes personnes n'ont pas beaucoup de discernement, surtout la nuit.» Pas comme la gentille avalanche du final, qui choisit de remonter la pente, grâce au vent tenant sa promesse. Exemple. Salutaire. Hohler.

Antoine Le Roy, publié le 18 janvier 2016

Table d'hôte (moi d'un Doute!)

"Table d'hôte (moi d'un Doute!)",
spectacle vu à Bienne, le lundi 14 décembre 2015.

Platon de carotte : Picard bien que décongelé sur place, le Théâtre des Maraudeurs vient de convier le public du SAS à un étonnant banquet tout entier dédié à la connaissance. Entremêlant philosophie, cuisine, musique et magie, le spectacle se construit tel une carte de grand restaurant imaginaire. Se levant de bon matin pour faire leur marché, trois chefs se mettent ensuite aux fourneaux, au propre comme au figuré, produisant une suite de scènes d'où jaillissent d'innombrables idées à déguster sur le pouce.

Amuse-bouche

Pragmatique et cuisinier, Laurent Maire s'empare de ses ustensiles pour sublimer le Présent en mettant les petits plats dans les plus petits, qu'il sert à ses invités choisis parmi les spectateurs. De son côté, le musicien des sphères Marc Feld entame franchement le corps de sa recherche philosophique, déclinant les contours de la Pensée du jour en une suite de mélodies sorties des entrailles de son accordéon. Ainsi Platon, mais aussi Schopenhauer ou Kierkegaard font le show, quand Lacan cancanne au camp de cancan. En contrepoint, le magicien Pierre Cleitman établit quelques passerelles subtiles entre visible et invisible. Son fond de poche contient apparitions et disparitions, trois petits tours de cartes, ou de Descartes, ainsi qu'une poétique interruption de transmission de pensée, révélée par un foulard d'un bleu inattendu.

Saute-bouchon

Situé dans l'arrière-pensée du doute, le propos de cette «Table d'hôte» aiguillonne l'appétit des spectateurs pour le Beau, le Bon et le Vrai. Tous trois frappent les murs de la célèbre Caverne platonicienne de leurs rayons illuminés. En écho de ce grand-œuvre, une banale rondelle de carotte passe la lumière au tamis de l'intelligence, liant la sauce, de l'insondable abîme de Nietzsche à la plus-value si chère à Marx. Cuisiner, manger, digérer... L'enchaînement de ces actions mène à la philosophie, considérée comme ni fille ni mère de l'étonnement, mais belle et bien fille-mère de celui-ci. Et si l'illusion fait foi, un ultime numéro du poireau coupé en deux et reconstitué dans sa prime jeunesse en fonde la véracité.

Antoine Le Roy, publié le 21 décembre 2015

Quand c'est pas grave

"Angelo",
spectacle vu à Bienne, le samedi 5 décembre 2015.

Dans la salle fétiche du Rennweg, Claudia Nuara vient de créer «Angelo», monologue qu'elle cosigne avec Nathalie Ogi. Seule en scène, la comédienne campe le rôle d'Ophélie, quadragénaire en dangereuse opportunité de balayer dans tout les coins et recoins de sa vie. Coins et recoins dont il est d'ailleurs principalement question dans le décor, signé Tom Häderli, et constitué de quelques éléments de mobilier contemporain, aux angles saillants, hygiéniquement blancs, qui plus est mobiles. Au cours du spectacle, Ophélie réaménage son espace, bougeant ses meubles le long de lignes virtuelles, se livrant à un rituel de TOC dont elle ne semble pas inconsciente, d'où ses crises de rire froid. Perdra-t-elle la tête?

L'espace qui venait du chat

Débarque alors un chat dans la partition minutieuse de ce méchant blues de la businesswoman. Félin venu du dehors désormais inaccessible, Angelo (tel qu'il est nommé par la protagoniste) bouscule la pitoyable autoanalyse de celle qui se voudrait sa maîtresse. Sans pour autant se lover dans ses jambes, le compagnon à quatre pattes permet une ouverture sur l'Autre, absent jusque-là. Mais Ophélie s'acharne dans sa posture ni victime ni complice de sa déconfiture personnelle. Lors d'une nuit de rêve, soutenue par une vidéo de Grégory Brodard, une musique de Fanny Anderegg et une chorégraphie de Florine Némitz, une nouvelle symbolique s'impose en elle. S'en emparant au réveil, Madame O. pourra s'autoriser à passer «du fond du trou au creux de la vague»...

Boum au bord de l'abîme

La mise en scène de Fabrice Bessire insiste sur la lisibilité du propos, lequel est tendu comme une peau de caisse claire sur un cadre droit dans ses bottes cirées. L'enchaînement des scènes ne laisse guère de place aux soupirs, le silence n'étant pas encore de ce monde-là. Et c'est un peu cette absence de vrai Vide qui dérange la réception de l'œuvre, dont la dramaturgie va se terminer, comme lundi suit dimanche, en une gentille réconciliation avec la vie humaine. Foin de démonstration, l'aiguille gît toujours dans un tas de paille. Suffirait d'y foutre le feu pour la dégager. D'oser, comme jamais.

Antoine Le Roy, publié le 15 décembre 2015

Du bon ménage des vagabonds de cave

"Vagabonds",
spectacle vu à Bienne en décembre 2015.

C'est à travers quarante ans de création scénique en vieille ville de Bienne que le clown Fulvio et la comédienne Helena Korinkova balisent leur nouvelle création, «Vagabonds». Inaugurée au Theater 3, lui-même fondé en 1975 à la Ruelle du Haut, cette pièce a tout d'un témoignage émouvant des strates traversées par l'expression scénique. Suite à l'écrasement du Printemps de Prague, Helena Korinkova emballe ses affaires, emportant avec elle la tradition du récit tchécoslovaque, Kafka-Kundera-Havel, Laterna Magica et marionnettes libres dans leurs têtes.

Intelligence du désespoir

Bref, c'est l'explosion d'une certaine impertinence polie, emmenée notamment par Milos Forman, autre jeune expérimentateur tchèque de l'éclatement du cadre de référence. 1968, Korinkova la Pragoise investit les théâtres de poche d'ici, renforçant l'émergence de la nouvelle pantomime suisse, où l'inclassable Peter Wyssbrod et le regretté Paul Gerber vont s'illustrer.

Libération des mœurs

Au service d'un art résolument pauvre, chacun va, à sa façon, tailler à vif dans un théâtre de l'urgence, reflétant avec une extraordinaire sobriété l'agonie des Trente Glorieuses. Helena Korinkova, elle, s'engage dans une recherche de longue haleine, intégrant corps et image, en une série de spectacles très dépouillés, où la projection d'ombres corporelles colorées, en particulier de jeux de mains, nourrit l'imaginaire cinétique des scénographies émergeant à la charnière des années 70, où l'éclairage se met à dialoguer fortement avec le propos tenu. Songeons, à l'extrême opposée, aux shows de groupes pop comme les Pink Floyd, d'ailleurs cités dans la bande son de «Vagabonds».

Un bilan lourd et consécutif

Le spectacle met en scène Teatro et Circo, deux personnages d'opprimés rêvant de liberté, freinés par la Police. Comme quoi ça coulisse pas mal entre les époques. D'autant plus aujourd'hui, avec ce quelque chose en ces deux clodos célestes de l'esprit des Seventies. Plus que jamais. Comme un acte de résistance résolument inscrit dans une posture de partie prenante. Une évidente remise en perspective des interdits. En 1968, la censure c'est les chars d'assaut. Et en 2015?

Antoine Le Roy, publié le 7 décembre 2015

Conte de Perô

"Perô et les secrets de la nuit",
spectacle vu à Bienne le samedi 21 novembre 2015.

Fêtant ses trente ans d'expression, le Théâtre de la Grenouille vient de créer «Perô ou les secrets de la nuit», de Guus Ponsioen, d'après Michel Tournier, dans une mise en scène de Charlotte Huldi et une scénographie de Verena Lafargue Rimann. Spécialisée dans les spectacles pour enfants, la compagnie biennoise prend ici le parti de la musique et des marionnettes pour conter une histoire d'amour bien mal emmanchée. L'intrigue démarre en chanson, emmenée par Madame Soleil (Céline Clénin) et Monsieur Lune (Nicolas Gerber). Le décor planté, nous voici en Italie, dans le village de Perô (Julien Schmutz) et Colombina (Pascale Güdel), deux adorables personnages de chiffon vaquant à leurs occupations respectives.

Perô, le boulanger, et son amour caché

Perô est boulanger. Il travaille de nuit, pétrissant la pâte au clair de la lune et sortant les pains du four au petit matin. Blanchisseuse de profession, Colombina se lève quand l'autre se couche. Elle met de la poudre, programme sa machine à laver, puis étend le beau linge à sécher au soleil. Toute guillerette, elle ne sait pas que Perô n'a d'yeux que pour elle. Bien qu'il lui écrive de brûlantes déclarations d'amour. Oui, mais sans jamais oser les lui faire parvenir. Soupir. Par contre, un qui n'est pas timide, c'est Paletino, peintre en bâtiment itinérant. Avec tout son étalage de couleurs vives, il a tâté fait de séduire Colombina. Zou, les amoureux quittent le village, tandis que Perô glisse dans un insondable chagrin d'amour...

Les bienfaits des opposés

Tout au long de l'histoire, les musiciens et les comédiens ne cessent de donner leur avis portant sur les bienfaits respectifs du jour et de la nuit, du blanc et de la couleur, sur les sentiments des marionnettes, leurs choix aussi, entre fulgurance amoureuse et secrets d'alcôve. Sans tomber dans la distanciation si chère à Brecht, ces commentaires engagent également le tout public à la réflexion. Ainsi, on peut jouer et être joué en se la jouant solo. Jouer des coudes ou de malchance. Jouer à grandir aussi, dans cette si jolie salle de jeu que constituent les arts de la scène francophone régionale, dont la mise en réseau est, elle aussi, urgemment en jeu.

Antoine Le Roy, publié le 23 novembre 2015

Gourmandise, le glas de l'angoisse

"La Gourmandise & Bamboches",
duo de comédies satiriques vu à Reconvilier le samedi 7
novembre 2015.

C'est à Reconvilier, haut-lieu des alliages, que Les Tréteaux d'Orval créent en ce moment une pièce de Karim Boukhris: «Bamboches». Membre de la troupe, l'auteur est également acteur dans cette courte comédie dramatique en trois actes. Nous voici emportés tout en haut d'un gratte-ciel ultramoderne, dont le penthouse offre une vue infinie sur la cité des affaires et le port de plaisance. Entrent Charlène (Giulia Gertsch, la voie lumineuse) et Eugène (Karim Boukhris, l'instinct à vif), deux associés en passe de signer LE contrat du siècle avec la PDG de la Sarviap, espèce de multinationale tentaculaire dont les méthodes radicales seront dévoilées au cours de la pièce.

Entre fermeté féminine et humour cruel

Les rejoint Hérodiade (Cinzia Lannutti, la fermeté incarnée). Bras droit du PDG, sur-compétente s'amusant à titiller ses invités comme chat et souris, cette maîtresse de cérémonie engage la conversation. Sur un ton hyper-maîtrisé, dans une série de propos aussi lisses qu'aiguës, elle décline les règles du nouveau jeu dans lequel Charlène et Eugène sont invités à s'illustrer. Au final, des sommes dantesques à se fourrer dans les poches. Perturbant cette démonstration de force, Le cuisinier (Olivier Guerne, l'humour cruel) fait régner un fumet de terreur, tout en régaland les protagonistes de mets fins, dont les ingrédients s'avéreront pour le moins piquants...

Arrivisme et flexibilité à tous les étages

La mise en scène claire et efficace d'Isabelle Frêne, où les axes de mouvements des personnages découpent le plateau en autant de zones de combat soft, met à jour l'intense jubilation du propos de la pièce, entre séduction, pouvoir et adaptation. Courage aussi. Bref: arrivisme et flexibilité à tous les étages. L'ensemble, éclairé avec justesse par Sandro Massetini, s'avère totalement cohérent, délicieusement satirique, voire assez mal élevé pour en jouir d'autant plus. A signaler que cette pièce a représenté la Suisse cet été au Festival de création théâtrale amateur de Marche-en-Famenne, en Belgique.

Une première partie gourmande

En première partie, comme pour une mise en bouche, une courte pièce de Jean-Paul Alègre, «La Gourmandise», traite de l'évolution de ce péché capital en douce béatitude made in Paradis. Avec Lilith (Isabelle Frêne, délicieusement démons), Diable-qui-tombe-de-bas (Pierre Muller, entre-deux-tours) et Gourmandise (Anne-Claude Rueff, la bonté incarnat).

Antoine Le Roy, publié le 12 novembre 2015

La satiété du Vide

"La Cantatrice chauve",
spectacle vu à Moutier, le vendredi 30 octobre 2015.

Immense succès d'audience pour le Centre culturel de la Prévôté! En invitant la Compagnie Vol de Nuit à donner «La Cantatrice chauve» à Chantemerle, il répond à la posture d'une troupe de théâtre jeune, exigeante, éminemment contemporaine, et, qui plus est, ratissant un très large public. En passant, reconnaissant le fait que Moutier est dotée d'une salle en gradins relativement bien exploitable pour des formes petites à moyennes. Avec son équipement de base en matériel technique, son ouverture de scène répondant aux minimums, sa jauge d'environ 180 personnes bien tassées, Chantemerle constitue un outil d'accueil sympathique pour le moment. Mieux dit, cette aula modifiée participe à la pose des bases du CREA, aux dimensions enfin compatibles avec une ambition régionale, nationale et internationale. A terme, le CREA couronnera la constellation de la Transjurane des salles, de Bienne à Belfort, de Saignelégier à Moutier, de La Neuveville à Porrentruy, développant des complémentarités juste évidentes et totalement inédites, fédérant l'ensemble des arts de la scène de ces coins de pays en un véritable corpus de lieux, compagnies, spectacles, formations et médiations, pour le plus grand rayonnement en terme d'image et d'identité culturelle.

Ce large préambule, donc, pour dérouler le tapis rouge à la Compagnie Vol de Nuit, qui est, à bien des égards dans le paysage interjurassien, totalement emblématique de l'excellence de la production théâtrale actuelle et de ses aspirations à percer le plafond de velours. Qu'on en juge.

Primée au festival FriScènes

Vol de Nuit voit le jour en 2010, dans la foulée de la création de son premier spectacle «18h44» pour le festival ESPACESTAND à Moutier (déjà ! ndlr). Prix Jeunesse du canton du Jura en 2011, la Compagnie poursuit son travail en montant «Nahia» (2012), suivi de «Peur du loup?» En 2014, elle réalise un court métrage, «Méandre», tout en s'attaquant au monument de l'œuvre d'Eugène Ionesco ici décrit. Cette version de «La Cantatrice chauve» tourne à Courrendlin, Porrentruy et Delémont, avant d'être reprise en scolaires. Elle crée la surprise au récent festival FriScènes, où Lisa Schneider reçoit le prix de la meilleure actrice (Mme Smith), Clément Schaller celui du meilleur acteur (M. Smith), Nicolas Steulet celui de la meilleure mise en scène, tandis que le spectacle, lui, reçoit le prix du public!

Entre outrance vocalisée et rythme carrébôlù

Et c'est tout aurolé de cette prestation que Vol de Nuit rejoint la salle de Chantemerle, où l'attend beaucoup, mais alors vraiment beaucoup de monde, dont trois classes du lycée cantonal de Porrentruy, rencontrées le matin-même en médiation culturelle. Noir. Lumière. Un bonimenteur assis au milieu du public donne les indications de l'auteur concernant l'intérieur anglais dans lequel sont engoncés M. et Mme Smith, ça commence bien. Immédiatement, tous les enjeux ayant trait à la déconstruction du langage et, par-delà, ceux des liens entre les gens, sont déclinés dès la première tirade de Mme Smith, entre outrance vocalisée et rythme carrébôlù, oui da! Ici, on fait de rien du tout un blabla

La CicaS

du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016

Animation du site www.art-scene.ch

et de ses POTINS (*petits objets transitoires inédits nomades scéniques*).



fantasque, réduisant à l'absurde néant les effets d'un remplissage d'inepties particulièrement relevées de saillies ébavurées, genre: «Tous les médecins sont des charlatans. Et tous les malades aussi.» Même les conventions en prennent pour leur grade, avec un travail sur les vêtements des plus réussis, couvrant chaque corps de tissus à motifs hypnotico-décadents. Mention «super Beau» à Sophie Toth, qui signe costumes et maquillages.

D'insupportable, l'attente de deux invités se meut en galéjades d'autant plus marquantes que bien trouvées. Le Capitaine des pompiers, qui passait sans s'y voir, essaime encore le doute initial (et si c'était vrai?), le réduisant à une purée de mots sans tête ni quête, qué. Et le public de se marrer, en large et en travers. Et l'occasion de se réjouir vraiment devant tant de jeunesse conviée au dévoilage des oripeaux du théâtre, et qui y prend un plaisir manifeste. Esthète!

Chapeau bas !

On félicite chapeau bas la Compagnie Vol de Nuit, pour son choix initial de renoncer à la forme professionnelle, histoire de servir le théâtre en liberté absolue, non négociable. Par exemple, pour cette Cantatrice-là, en répondant au vœu de faire «tout ce qu'on a envie de faire sur scène», et de garder ce qui marche le mieux. Que pour de rire, quoi, en se gardant bien de folâtrer du côté philosophico-théorique de l'Absurde comme Fin de la Littérature. Trois mille études abscons en moins dans ses bagages, la Compagnie Vol de Nuit luit dans un espace de jubilation intense, saluant au passage le Teatro Malandro, d'Omar Porras, qui avait présenté en son temps à Chantemerle la première de la tournée suisse et mondiale de sa «Visite de la Vieille dame». Autre temps, même mœurs. Même mordant, même inconséquence de la conscience face aux assauts de l'imaginaire. Même nécessité de compléter la panoplie de l'usage du monde avec quelques outils de déroutement. Du grand art et tellement d'humilité, que ce Vol de Nuit perdure pour toujours.

Et le coup du Noir!

www.voldenuit.ch

Antoine Le Roy, publié le 9 novembre 2015

Ce sont des vers libres

Concert du trio «Des fourmis dans les mains»

Nouvelle cuvée de chanson française à l'affiche des Spectacles français décidément très bien inspirés ces temps-ci, avec le délicieux trio «Des fourmis dans les mains» descendu du Beaujolais au Poche pour un concert plus qu'anthologique: hyperbolique!

Rimbaud relooké par la bande à Ferré

Il débute à la batterie seule, par une grosse caisse, une caisse claire, un tom, deux cymbales et un charleston percutés avec une vigueur jubilatoire par un Corentin Quemener en toute grande présence. Le suit l'insatiable Camille Durieux aux pianos car, bien qu'il n'existât sur scène qu'un bon vieux piano droit tout déshabillé, sa façon d'en jouer a le don d'en multiplier les latitudes presque à l'infini. Débarque juste après Laurent «feu follet» Fellet, auteur-arrangeur-harangueur, porteur de mots, siphonneur de contrebasse, tisseur d'images poétiques du tac au tac (ouais bon), bref, Rimbaud relooké par la bande à Ferré. «Regarde mon grand, toi qui croyais qu'étant grand on devient intelligent. Et bien non. Enfin pas tout le temps.»

Suspension cosmique

Hissez haut les chœurs! Dès lors, chacun des trois artistes se prend d'amitié avec un micro fort opportunément posé devant lui par l'excellent technicien son Jérôme Rio, histoire d'allier des paroles ardentes à de luxuriantes mélodies. Les polyphonies beaujolaises: ça en jette par-dessus bord tellement ça balance. Suspension cosmique. Ultime alliage. «On devrait nous dire que quand on aime un vieux et que c'est le sien. Ça ne sert à rien d'attendre pour se toucher un tout petit peu la main.» Ici chavire la boussole émotionnelle, s'installe pour de bon la dérive. Le bateau ivre plonge dans le crépitement musical, matière lumineuse d'où sourdent les couleurs du Verbe souverain. «Regarde mon grand, toi qui croyais que les mots ne me feraient jamais pleurer. Et bien non.» On en reste savoureusement gaga, basculé dans l'espace tangent des sens en pagaille, proche de l'envoûtement total. Libre comme un indien des plaines à bisons. Sans voix, tout comme la programmatrice de la soirée à qui l'on doit tant de beauté. Encore merci.

Antoine Le Roy, le 29 octobre 2015

Chakras hyperconnectés

"Tiguidou",
spectacle vu à Bienne, le vendredi 2 octobre 2015.

C'est la rentrée des salles pour les Spectacles français, avec «Tiguidou», one woman show bien frappé. Seule en scène, Brigitte Rosset poursuit ses aventures de comédienne genevoise inscrite dans la vraie vie. Celle avec ses hauts. Ses bas surtout. Elle avait déjà raconté son séjour dans les limbes d'une clinique hystérique, dressant une galerie de personnages tous plus fêlés de la cafetière que de coutume. Maintenant, elle nous donne de bonnes nouvelles: complètement rétablie, la presque quadra vient d'inviter tous ses contacts téléphoniques à une soirée d'anniversaire qu'elle veut réussie.

Qui viendra ?

Cette initiative méritoire enchante le vieux copain de toujours, Jean-Pi, pilier de bar qui se marre et néanmoins confident truculent. Il accepte d'animer la soirée avec sa musique de zinzin, le tout dans un accent de la Servette à couper à la longeole, dedieudedieu. L'amie Sophie, elle, vient en renfort pour tartiner les canapés, servir les coupettes et gérer les manteaux. Reste à attendre qui voudra bien venir...

Du beau monde à l'appart'

Après un premier acte exposant l'intrigue et annonçant les embrouilles, Brigitte Rosset s'attaque au deuxième acte, au cours duquel les invités débarquent dans son appartement avec balcon. Bien entendu, certains de ces derniers sont inattendus, comme le couple de bouchers du quartier, ronds comme des billes (au figuré pas au propre), la coach en relooking de chakras, ou l'ex-mari accompagné de sa nouvelle copine, ultime fille au pair employée par le couple avant le divorce. Tout est bien qui commence bien, d'autant plus que la bonne copine Anne-Marie, reine du lifting à la langue bien pendante, commente les allées et venues de ce petit monde, avec une pointe de tronçonneuse d'ironie piquante.

Personnages attachants, humour éclatant

Le troisième acte s'avère très drôle, quand les embrouilles annoncées déboulent en rafale. Mieux, elles permettent à Dame Rosset de révéler le jardin secret de quelques personnages, dont un Jean-Pi tout gêné d'éprouver de l'amour (dedieudedieuuu Bribri) et un boucher aspirant désormais à faire le bonheur de ses clients en abattant des êtres vivants. Ici l'humour romand tient bon la barre, dans le sillon d'un François Silvant, autre chirurgien des sentiments indicibles. Et avec ça Madame Pahud?

Antoine Le Roy, le 6 octobre 2015

"On fait aller" sous l'oeil et la plume de trois lycéennes de Porrentruy

"On fait aller", spectacle vu à Porrentruy, le jeudi 10 septembre 2015.

Le projet de concours de la CicaS, destiné aux jeunes critiques, trouve un écho au Lycée de Porrentruy, option matu-théâtre. Voici une sélection de trois critiques écrites suite au visionnement du spectacle « On fait aller », par la compagnie Peter & Pan. Nous vous les présentons telles qu'elles ont été livrées à la rédaction du site. A noter que ces trois critiques ne participent pas au concours, dont le règlement est en cours d'élaboration. Nous félicitons et remercions Camille Christen, Lola Siegrist et Garance Burrus de contribuer au corpus des critiques de www-art-scene.ch.

« On fait aller », labellisé « fait maison »

A l'instar d'une scène où nos trois protagonistes tuent et mangent un poulet d'un éleveur local, il est fort possible qu'ils reçoivent le label fait maison, fait main, limite bio ! Pour reprendre l'image de la poule, ça décoiffe, pour ne pas dire ça déplume, c'est à couper le souffle tant ils nous dévoilent ce qu'ils ont dans le ventre !

Ce soir, vous êtes invités, l'espace d'une heure vingt, dans ce qui pourrait ressembler à un studio d'étudiant, comme peut en témoigner une scénographie sobre, avec pour seuls meubles un canapé et quelques lampes de chevets disposées par-ci par-là. Vous êtes accueillis par Cyril, Tobias et Fanny qui forment la compagnie Peter & Pan. Un spectacle extrêmement bien mené pour cette récente compagnie !

En guise d'entrée dans leur monde, ils débattent de la façon dont ils vont vous recevoir sous forme vidéo ; le début d'une proximité attachante avec le public. Dès la première minute, tout le monde est à l'aise, ils commencent à se livrer en vous disant comment ils se sentent avant de commencer leur pièce. Tout le spectacle se déroulera de cette manière, ils se dévoileront et débelleront tout ce qu'ils ont sur le cœur. L'identification des spectateurs et le lien avec ces derniers sont sublimes ! Témoignages de leur léger vécu et interrogations mêlées à une appréhension quant à l'avenir, tout vous est transmis, ce qui renforce cette complicité. Ils recherchent des outils afin d'être parés à affronter le futur en interrogeant des personnes âgées, symboles d'expérience, et en partageant leurs réponses avec vous, de sorte à vous donner à vous aussi des clés. Les conseils de ces personnages atypiques aux allures de grands-parents, extrêmement touchants, sont bien amenés, c'est un beau produit du terroir !

Tous les thèmes traités sont intéressants et le sont d'autant plus au vu de la manière dont ils sont mis en scène. Et j'en veux pour exemple l'instant où nos trois jeunes s'affalent de plus en plus dans le canapé pour finir... à terre ! Quand tout à coup le réveil sonne, il faut travailler, alors ça court, ça crie dans tous les sens, on machine, on cloue du

La CicaS
du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016

Animation du site www.art-scene.ch

et de ses POTINS (petits objets transitoires inédits nomades scéniques).



bois et le résultat est loufoque. Des lattes clouées qui écrivent «lattes clouées », le temps pour nous d'admirer cette œuvre et on jette tout !

Nos trois protagonistes sont on ne peut plus authentiques, puisqu'ils ne jouent pas d'autre rôle que le leur et que leur costume ne détrompe pas. Ils vont même jusqu'à gérer la régie eux-mêmes et les intermèdes de musique eux aussi sont chantés et joués « par la maison ». C'est tellement beau qu'on en redemande, c'est tellement bien fait qu'on en perd la boule. Si vous voulez comprendre, allez voir le spectacle, et si vous êtes moins enthousiastes que je ne le suis, eh bien « il faut savoir se contenter de ce qu'on a », en l'occurrence sous les yeux !

Camille Christen, publié le 5 octobre 2015

On n'a fait que passer

...Ou pourquoi ne pas se prendre une heure pour se poser les bonnes questions ? Un spectacle frais qui s'interroge et donne des envies de changement.

Les grands enfants de la compagnie Peter & Pan ont planté un décor plutôt lumineux, en neuf semaines seulement, autour d'une multitude d'interrogations actuelles. C'est dans un harmonieux désordre qu'on peut distinguer trois jeunes, Fanny Krähenbühl, Cyril Hänggi et Tobias Frötscher, perdus dans leurs projets et libres dans leurs rêves, qui cherchent les solutions les plus adéquates aux aléas de leur vie.

Rempli d'énergie et de bonne volonté, ce spectacle donne de l'optimisme et de la vodka-citron aux amateurs de cocktails. Affalés dans un canapé, les comédiens se dévoilent et se remettent en question en toute sincérité. Plus un cours de philosophie qu'une leçon de théâtre, cette création artistique est véritablement fraîche et spontanée. Voici tout le défi d'être totalement honnête sur les planches: savoir rester vrai en jouant le personnage qu'on croise tous les jours dans le miroir. C'est un rythme motivant qui se dégage tout au long de la représentation avec l'alternance des parties musicales bien interprétées par la troupe et les flash-back uniquement visuels joués par un comédien seul sous le projecteur. On installe aussi un certain débat avec une génération d'un autre âge et crée un lien touchant entre l'optimisme des retraités et la perte d'espoir des jeunes de 2015.

Une fille et deux garçons: les mêmes interrogations un peu pessimistes, le même désir de bouleverser la société, la même envie de changer radicalement de parcours de vie, la même crainte devant cette « norme » qui se restreint de plus en plus et cette quête incessante du Carpe Diem pour l'instant introuvable... Un bel avenir pour de si jeunes humains et néanmoins aucun chemin tracé pour leur destin un peu hors norme. Ils assument pleinement leurs choix et ça fait du bien de voir de jeunes adultes fiers de leur passé !

Un spectacle qui fait réellement prendre conscience qu'on a le luxe de pouvoir se plaindre. Une heure donnée afin de vivre juste pour soi et de découvrir que la vérité n'est peut-être pas que dans le bon vin, mais dans la poule aussi.

Lola Siegrist, publié le 1er octobre 2015

Peter & Pan font aller !

Ils sont trois, ils sont jeunes, et ils montent sur scène pour parler de leur vécu et de leurs préoccupations futures. Dans une mise en scène originale et intime, ils nous confient leurs doutes et leurs passions.

Les deux comédiens et la comédienne de la compagnie jurassienne Peter & Pan présentaient le jeudi 10 septembre à la salle des Hospitalières à Porrentruy leur deuxième création intitulée « On fait aller ». Ils profitent de cette pièce de théâtre pour prendre la parole en mettant en scène leurs propres personnages : des gens tout à fait ordinaires, avec tout de même des questions existentielles et universelles. Dans un décor de salon encombré, seuls ou ensemble, ils se présentent, nous font part de leurs peurs, de leurs joies, de leurs questionnements... Le tout ponctué de vidéos divertissantes et de chansons interprétées en direct. Le texte est accessible à tous, honnête et chacun peut facilement s'y reconnaître, ou au moins y retrouver un peu de soi. En tant que public, nous nous sentons pleinement impliqué dans la pièce, comme si l'on faisait partie du petit salon. La technique (et principalement l'éclairage, composé de simples lampes) est entièrement assurée par ces trois personnes en scène, ce qui génère une prise de risque mais également une proximité avec le quotidien.

Cette pièce peut être décomposée en plusieurs tableaux, de valeurs poétiques différentes. Elle suscite le rire autant que la prise de conscience, l'étourdissement et un retour crucial à la réalité. Elle fait rêver d'un monde meilleur, mais nous questionne sur la chance de vivre dans d'aussi bonnes conditions économiques. Les comédiens dévoilent leurs pensées profondes et formulent des questions ontologiques trop rarement explicitées. Leurs buts sont, entre autres, de sensibiliser le public à différentes réalités actuelles et de trouver des réponses à leurs questions. Lorsque nous allons voir « On fait aller », nous nous retrouvons plongés dans une ambiance familière et accueillante, due à la performance extrêmement sincère des comédiens, à l'intérieur chaleureux et à leur complicité avec le public. Nous avons parfois aussi la chance d'être pris au dépourvu par une esthétique poignante et un travail du visuel garanti par un éclairage jouant sur les clairs-obscurs. Ce spectacle est toutefois une pièce à traits contemporains : les personnages ne sont autres que les comédiens, et il n'y a pas de réelle trame.

Cette performance a l'audace d'entreprendre de bouleverser tout un chacun, de le questionner quant à sa chance et à son orgueil, de le faire rire, douter, ou au moins de le divertir. Une création on ne peut plus actuelle et dynamique, une gracieuse réflexion pour une soirée délectable!

Garance Burrus, publié le 1er octobre 2015

Trois surprises scéniques

"Le Prologue", Colour of Rice et Marc Aymon, trois surprises qui se sont déroulées à St-Imier, le vendredi 18 septembre 2015.

Toute belle soirée programmée par le CCL de St-Imier, avec Marc Aymon en tête d'affiche. Mais avant de découvrir le nouveau spectacle du chanteur valaisan, le public se voit gratifié d'une première surprise, avec la présentation dans le hall d'accueil d'un Prologue inattendu. Il s'agit d'une courte pièce célébrant les arts de la scène, commandée par la Commission intercantonale des arts de la scène, jouée avec pertinence par Fanny Krähenbühl et Guillaumarc Froidevaux, et destinée ensuite à tourner dans l'ensemble du territoire interjurassien et au-delà.

Une relève qui en jette

Deuxième surprise, la petite foule écoute avec délectation une toute jeune artiste se présentant sous l'intrigante identité de Colour Of Rice. Auteure, compositrice et interprète, Rani Bruggmann présente en lever de rideau trois de ses chansons en anglais, guitare folk en contrepoint. Purs moments de bonheur, appuyés par une voix dont pourrait s'enorgueillir Joan Baez, dans une construction (rythmique, mélodique, respiration, incarnation) donnant encore plus d'espace aux silences évocateurs qu'un morceau de Sophie Hunger en pleine possession de ses moyens. Colour Of Rice, petite pépite inouïe, à suivre assurément.

Les moulins sont fatigués

Malheureusement, la troisième surprise tourne au fade, malgré d'excellents musiciens occupant le plateau. Marc Aymon, d'abord, beau gosse genre Dutronc dans Paris qui s'éveille, entame sa tournée suisse et internationale, nouvel album sous le bras et quelques reprises (merci pour Christophe). Ton suave, grille harmonique propre, propos direct. «J'ai tout l'air d'un bon à rien quand ils partent travailler le matin...» envoie Aymon dans les dents, à la manière de Téléphone millésime 1984. Mais ça se gâte gentiment au fil des morceaux. Entre digressions un peu flan et lumières carrément ratées, on dirait presque Jean-Louis Aubert sous camomille. Dommage, car surnagent beaucoup de magnifiques moments, surtout lorsque l'exalté Sacha Ruffieux se lâche à la Fender, poussé dans ses retranchements par l'excellent Stéphane Reynaud à la batterie et l'extatique Raoul Baumann aux claviers. Bref, un spectacle à retendre, car rien n'est jamais véritablement acquis en ce bas monde.

Antoine Le Roy, le 20 septembre 2015

Chauds les pavés

"Les 3 Mousquetaires",

spectacle en plein air dans la ville de Bienne, le samedi 12 septembre 2015

Entamant leur nouvelle saison, c'est hors les murs que les Spectacles français programment «Les 3 Mousquetaires». Ce choix fait mouche, grâce à l'adaptation effilée de ce joyau de la littérature française par les Batteurs de Pavés, troupe pour qui la rue est devenue théâtre permanent depuis sa fondation en 1999.

Des spectateurs en nombre dans les rues de Bienne

Le public venu nombreux au rendez-vous assiste à une succession de scènes présentées dans des coins inattendus de la ville de Bienne, servant d'éphémères décors. De la Rue des Fontaines au Coin des Tilleuls, de la Promenade de la Suze au jardin du Nouveau Musée, de la Rue de l'Union à la Place du Bourg, le spectacle déambule, contant l'histoire du vaillant d'Artagnan et de ses compagnons Athos, Porthos et Aramis. Leur mission consiste à sauver l'honneur de la reine de France, Anne d'Autriche, en déjouant les intrigues de fourbes conspirateurs, cardinal de Richelieu et Milady de Winter en tête.

Une mise en scène allumée sur un feu d'artifice textuel

Combats à l'épée, rudes empoignades et déclarations d'amour torrides secouent ces aventures trépidantes, nées de l'imagination hypertrophiée d'un Alexandre Dumas totalement allumé. Soufflant très fort sur ce feu d'artifice textuel, le metteur en scène Manu Moser allume quantité de nouvelles fusées explosives, bourrées d'humour, de décalages et de commentaires off des plus impertinents. Renouvelant le genre de cape et d'épée, il superpose avec bonne humeur les couches constitutives de son propos, invitant la troupe à cueillir au passage les éléments du paysage urbain qui apparaissent spontanément dans le cadre de jeu.

Tiré d'un exemplaire de la Bibliothèque Verte, dûment agité au nez du public, le dialogue devient solide épissure, en une résonance inattendue avec la plume initiale, les adresses au public et l'appropriation de l'espace (dont certains arrêts jubilatoires de voitures par les larrons, armes à la main et verbe à vif, afin de laisser passer le public d'une rive à l'autre de l'avenue). De la déformation de personnage à l'autoanalyse de l'acteur, qu'aucun quatrième mur ne retient plus: heureusement que se rabattent les pavés. Quoi que.

Antoine Le Roy, le 14 septembre 2015

La CicaS
du 17 septembre 2015 au 30 juin 2016
Animation du site www.art-scene.ch
et de ses **POTINS** (*petits objets transitoires inédits nomades scéniques*).



CRÉDITS

Projet initié par la CicaS (Commission intercantonale des Arts de la Scène)

Chef du projet "Art-Scène" : **Antoine Le Roy**

Photographies : **Pauline Aellen & Jean Noël Pazzi**

Chargée de communication web : **Marion Jobin**

Concept de communication : **ID3A Sàrl, Saint-Imier**

Technique : **WebExpert Sàrl, Neuchâtel**